



Clemenceau: Dans La Retraite

Rene Benjamin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Clemenceau: Dans La Retraite

PARIS LIBRAIRIE PLON LES PETITS-FILS DE PLON ET
NOURRIT IMPRIMEURS- EDITEURS — 8, RUE GARAN-
CIERE, 6°

Tous droits réservés

Imprimé et publié en conformité d'une licence décernée par le
Commissaire des brevets sous le régime de l'Arrêté exceptionnel
sur les brevets, les dessins de fabrique, le droit d'auteur et les
marques de commerce (1929). E. V. M.

Imprimé au Canada Printed in Canada

aS oS)

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous
pays, y compris T. U. R. S. S.

Allemagne est avec mort le mot français qui m'a toujours don-
né le plus de malaise à entendre ou à prononcer.

Enfant, je sentais déjà l'ombre funeste que projette cette na-
tion sur le destin de la France. A vingt ans j'attendais la guerre,
assuré de la subir. Je m'excusais même de ma paresse en son-
geant :

« A quoi bon installer sa vie dans le

travail puisque, un jour très prochain,

nos travaux et nos vies seront bousculés par les armées de ce _
peuple gorgé de musique lyrique et de charcuterie! »

Mais en 1907, ayant voyagé dans ce pays d'adjudants-doc-
teurs, j}'en rapportai des visions qui adoucirent mon amertume,
et je congus qu'on pouvait mourir de leur brutalité, tout en se
moquant de leur gloutonnerie. Désormais, une fière ironie, que
seul mon dernier soupir éteindra, tempéra ma tristesse de ne
pouvoir jouir des biens de la France sans être envié ni menacé.

Le 2 août 1914, je n'eus qu'un mot :

« Enfin! » et je relus le Misanthrope avant de monter dans un
wagon à bestiaux.

J'ignore tout de l'art militaire; je n'ai rien d'un soldat; je n'ai
pas été un héros. .

La guerre déchainée, je devins muet.

Le silence, seule attitude que me propose ma nature en face de
l'extrême misère, me rendait inapte au commandement; je ne fus
dans un uniforme -qu'un homme affligé de Phomme, et acceptant
des ordres.

De la ferraille germanique étant entrée dans un de mes
membres par des lois de balistique auxquelles je ne m'intéresse
pas, on me mit dans un hôpital :

j'eus la faiblesse d'y rêver. On me conduisit dans un dépôt : je
n'eus pas la force d'y mourir. De temps en temps des officiers ou
des médecins donnaient des ordres. Je me trouvais dans des
trains. J'étais le lundi 4 Marseille, le mercredi 4 Verdun, le same-

di 4 larmée anglaise; tous les jours, dans la folie ou la détresse humaine. Enfin, on me remit en civil. Je retrouvai ma maison,

des livres, et je relus Candide de Voltaire. |

On parlait partout, tout le temps, de la paix. J’entrevis que la beauté de la guerre, c’était au moins de nous offrir cet espoir-la. Mais quelle paix aurait-on?

Serait-elle déshonorante? Allemagne, fléau de nos vies, y aurait-il un grand homme pour nous délivrer d’elle? Il y en eut un: Clemenceau, qui nous a sauvés !

Je devais naturellement le préférer a tous les autres, 4 tous sans exception.

D’autres furent héroïques ou saints ; ils n’ont fait qu’aider & sa tache : Clemenceau nous a sauvés. Sans lui, les sacrifices étaient perdus, les grands généraux n’étaient que de grands généraux, sans victoire. C’est lui, c’est bien lui qui nous a sauvés.

Tl a tenu tête a tous les ennemis,

devant, derrière, réduit la canaille, rejeté la ganache, incarné la patrie.

Ah! le jour de l’armistice, le plus ‘étourdissant que j’aie vécu — le cceur étouffait, trop gonflé de joie! — je me suis dit, les larmes aux yeux : « Me sera-t-il jamais donné de le voir... et ‘de leembrasser, cet homme grace 4 qui je ne suis pas Allemand? » Car être Allemand... je le dis sans trace de haine (ia haine enflamme et n’dte pas le godt de la vie), j aimerais tellement mieux être mort qu’être Allemand !

Ainsi, la paix retrouvée, j'eus tout de suite l'obsession de voir Clemenceau.

Mais je n'osai pas. Un curieux amourpropre m'objectait : « Pourquoi te recevrait-il?... Et tu seras ridicule. » Du temps passa. Je lus qu'il devait parler a Strasbourg. Je pris le train; je pus me glisser dans la salle; je le vis; je l'entendis.

Les Alsaciens étaient debout lorsqu'il entra. Ils se mirent a l'acclamer puis a chanter, lui envoyant leurs Aames, avec une gauche tendresse, dans une Marsetlbaise sublime, pleine de fausses notes.

Clemenceau avait ouvert les bras. [1 leur faisait signe : « Venez... venez...

que j'en serre au moins un sur mon coeur! » Et il eut un sangiot. Je le regardais éperdument, et j'avais envie de m'élancer...

Une fois de retour, je me dis que j'étais un homme comble : je l'avais vu. Pourquoi le déranger? Si tous les Francais avaient cette idée-la! Et des années passèrent.

Je travaillais. Je faisais de bizarres études sur les moeurs de mon temps.

L'Université, le Parlement, la Justice, voila de quoi satisfaire a la rigueur,

tant que la curiosité ne dépasse pas

Vheure présente. Mais la moindre songerie sur les temps révo-
lus provoque une révision dans l'emploi de nos journées :

— Comment! Il y eut Jeanne d'Arc, et je m'attarde a peindre Briand!

— Hélas! Saurais-je peindre Jeanne d'Arc? Elle est trop loin. C'est le ton qui me manque, le ton de sa voix, quand elle prie dans le murmure des ruisseaux de Domrémy, quand sur le parvis de Reims elle saute 4 bas de son cheval, quand, les bras liés mais les mains jointes, elle répond a Cauchon.

Alors?

Alors, il y « Clemenceau.

Pourquoi donc ai-je une plume, si ce n'est pas d'abord pour peindre ce qui est grand? D'autres 'ont le talent piquant de savoir orner ce qui est dou-

teux. La vie me paraît bien courte pour

ces besognes inutiles. Ce qui m'importe e'est l'important, et limportant c'est Clemenceau. Rien qu'd l'énoncer, je me décide : je veux le peindre, je veux le voir, je le verrai, je le peindrai.

Et je m'adresse a celui qui l'a surnommé le Tigre : Emile Buré. J'aime bien Buré. I] ne résiste pas a tout, mais il a le godt de ia résistance; il se plait en compagnie de quelques plats personnages, mais il y a dans le fond de son cceur la passion de la noblesse.

Comme il aime son pays! Et comme il frémit de sincère admiration, sitét qu'on parle de Clemenceau !

— Buré, ai-je dit, je veux qu'il me recoive !

— Eh la! Eh 1a! m’a dit Buré. Les rois disent : « Nous voulons!
» Vous seriez roi d’ailleurs, ce serait une chance

de moins... A vrai dire... il ne regoit personne.

— Mais, Buré, il vous recoit !.

— Et il regoit Pons aussi, c’est vrai.

Pons est un musicien, un fantaisiste, une 4me dévouée. Je di-
rai a Pons...

de dire au Tigre...

— Voila!

J’attends deux jours, et je sens que je vis le prologue de mon
roman avec cet homme, car c’est un roman, puisque je aime et
que je veux le lui dire.

Au bout de quarante-huit heures Pons est chez Clemenceau.
Clemenceau se trouve d’humeur joyeuse. II rit des hommes et il
rit de Pons, qui pour lui est en marge d’une société organisée.

— Monsieur le Président, dit Pons, qui sent gue c’est l’occa-
sion, dites-moi si vous consentiriez...

Clemenceau l’interrompt :

— Je sens ou je ne sens pas, mais je n’aime pas consentir.

— Auriez-vous la bonté... de recevoir Benjamin? | :

— Qu’est qu’c’est qu’ca? dit Clemenceau, l’oreille en cornet.

— Un homme de lettres, dit Pons.

— Alors, jamais! fait Clemenceau.

—— Oh!... pourquoi... si! dit Pons navré.

— Ah!... parce que... non! reprend-il gopuenard,

Mais Pons supplé :

— Pour me faire plaisir !

Et il éclate :

— Bien! Amenez-le!

Pons jubile :

— Quand?... Demain?

Clemenceau s'assombrit, puis sec, autoritaire :

— Dans cinq minutes. Pas plus tard !

Pons, affolé, se jette sur un téléphone. Il balbutie : « Venez !... Courez !... Vous devriez être là! » Je saute dans une voiture ; je traverse Paris ; j'arrive ; Pons est parti; il a eu peur de l'abordage. Et je me trouve seul dans le cabinet de Clemenceau, et je ne sais même plus qui vient de m'introduire.

La pièce est haute, tapissée de livres, que domine une tête géante de déesse égyptienne. C'est un rez-de-chaussée.

Par une large fenêtre j'aperçois un jardin, du bois, des feuilles. Mais ce n'est pas cela qui m'hypnotise, c'est la table, neuve et pourtant Louis XV, en fer à cheval, avec des grâces, des contorsions, des faux semblants, de la mièvrerie. Comment, c'est là la table — à lui — lui qui a tout raillé, tout mis en pièces?... Je n'ai pas le temps de philosopher. Je tressaute au bruit

d'une porte qui s'ouvre, en m'envoyant un courant d'air. Le voila !... Comme il est petit!... Qu plutét, je suis trop grand. Je ne me sens pas respectueux...

je vais Je saluer... mais son bras court décrit un geste impératif :

— ...seyez-vous !

Et je tombe dans un fauteuil.

D'un petit pas preste il est venu derrière sa table ; il s'assied ; il est 4 un meêtre de moi, tout le poil hérissé ; et je regois de deux yeux cruels, entre deux pommettes et deux sourcils de despote, un premicr regard qui m'exécute.

— Monsieur, me dit-il séchement, justifiez d'abord de votre existence.

Jene bronche pas; je le regarde. C'est une des minutes capitales de ma vie.

Il faut qu'en deux temps j'aie donné Passaut et emporté la forteresse, car il est comme une tour, le chef surmonté

d'un bonnet de police a créneaux. Mais au fond, je le trouve fort et ratsonnable ; et avec calme je Jui répons :

oe Monsieur le Président, je fais métier d'écrire. Je regarde vivre la société...

Sur ce mot grave et bouffe, sa moustache vient de frémir sous une onde d'ironie, mais il se contient.

— Je n'en éprouve pas toujours un plaisir très, très grand...

I] ne se contient plus :

— Achetez une ferme, Monsieur, avec des vaches, et offrez-vous la joie de tirer vous-même leur pis !

Je souris pour remercier, mais sans me troubler, je poursuis :

— J'ai trouvé mieux. J'ai trouvé un travail ot j'aurai du bonheur : je veux faire votre portrait.

— Comment?

Il tend l'oreille, dans une grimace. Je répète :

— Votre portrait.

Alors il réplique avec une sorte de fureur: .

— Jamais!

Je demande avec une sorte d'innocence :

— Pourquoi?

Et il s'écrie :

— Parce que je pense que je suis libre !

La phrase est partie comme une flèche. Je l'ai regue, mais je reste ferme :

je reprends doucement :

— Monsieur le Président, moi, je...

ne crois pas.

Ah! quel bond!

— Hein? Vous dites?

— Que vous êtes un grand homme, qu'il ne fallait pas être un grand homme,

que vous ne vous appartenez plus.

C'est à croire qu'il va se jeter sur moi; et d'une voix frémissante :

— A qui donc est-ce que j'appartiens?

— Un peu à vos contemporains; et s'ils ont envie d'avoir un portrait...

Il saisit un grand aë papier; il tape sa table :

— Monsieur, je me fous de mes contemporains !

— Monsieur le Président, ils ne se foutent pas de vous!

— Eh bien, Monsieur, je me fous qu'ils ne s'en foutent pas!...

Cet échange de paroles a fait Je bruit d'un croisement d'épées. Il se trouve à bout de souffle. Je ne le suis pas moins.

Mais j'ai le mince avantage de l'âge, et c'est moi qui vais reprendre :

— Au surplus... je vous admire.

Il a haussé l'épaule, une seule épaule, car il réserve des forces :

— Pas de compliment !

Ses yeux me foudroient :

— Sous quel prétexte m'admirez-vous?

Sa bouche n'est pas refermée que je réplique :

— C'est très simple! Je n'ai pas un casque a pointe sur la tête, et c'est a vous que je le dois.

Son regard était dur; il devient subitement doux. Puic il baisse les yeux, en dodelinant de la tête, comme pour retrouver l'équilibre entre les élans de sen coeur et les farouches refus de son esprit. Et pale, il murmure d'une voix blanche :

— C'est d'ailleurs vrai...

Minute rayonnante, d'une si forte sincérité de part et d'autre! Les voila les

instants qui donnent du prix a nos existences misérables. Tout a coup, entre nous, vient de naître un sentiment, essentiel dans nos destinées ; Paffection. Elle arrive sur la vie des hommes comme un éclair. Elle les marque ainsi que la foudre fait aux arbres,

Mais cette fois, je suis rompu, et J attends qu'il repare.

[] m'a regardé de nouveau, il a pour moi maintenant un regard de bienveillance, et il dit 4 mi-voix, et presque tendrement :

— Je ne vous connais pas, Monsieur, mais... il est possible qu'après tout...

avec le temps... nos cœurs s'accordent...

I] fait un geste: « Peut-on savoir |... »

Puis brusque, comme sil se prenait a rêver sur des riens, il se redresse :

— Par malheur... je n'ai pas de loi-

sirs pour m'occuper de vous! Je suis un vieillard, Monsieur; je vais mourir ; je me suis mis a la fenêtre, j'ai vu passer mon enterrement !

Et il est raide comme la mort même.

— Il faut me laisser...

5a main me montre la porte.

— Monsieur le Président, lui dis-je ému, je m'en vais. Je vous reverrai, n'est-ce pas?

Il fait « oui ».

— Mais si ce n'est pas pour parler de moi...

— Nous parlerons de ce que vous voudrez.

— Je ne veux plus parler; je veux travailler. Je fais un livre qui me passionne! Je suis obligé d'aller vite; je ne sais pas le jour ow je -disparais.

J'aurais besoin d'un an encore...

Une seconde, il penche la tête comme

pour apaiser le destin, puis il me regarde en face :

—— Si je vous permets ce portrait...

combien de pases est-ce qu'il vous faudra?

Je prends l'air modeste :

— Oh! quelques-unes !

— Précisons.

— Pas plus de cent.

Il s'est levé. Je me lève aussi. Il me fait un vrai sourire :

— Vous ne manquez pas d'audace, vous, nom d'un chien !

— Monsieur le Président, lui dis-je, votre vie est un exeraple.

Mais ce n'est pas cela que je. pense exactement. Je pense qu'il m'enchanté, que je ne pourrais plus me passer de lui, que je veux entendre, comprendre, essayer de rendre cette voix pergante,

puis étouffée, ob passent tous les excés

sauvages et généreux d'une ame hantée de grandeur.

I} me tend la main.

— Bonsoir! Laissez-moi mon printemps : je travaille bien, quand les jours s'allongent. Laissez-moi mon été :

je travailie bien quand les nuits sont claires. Je vous ferai signe a l'automne.

Je vais. me retirer. I] me retient.

— Ces contemporains, dit-il tristement, avec quol vous pensiez me tenter, ne m'intéressent plus... J'aime mieux les mammoths ou les bisons préhistoriques! La Science, la reconstitution de tous les pas qu'a faits Phumanité, la marche de l'esprit, voila ce qui me passionne; c'est la-dessus, Monsieur, que s'écoulent mes journées : j'étudie l'évolution du monde. Mais cette pauvre chose éphémère, la France au vingtième siècle, c'est fini, je suis détaché... Je

suis retraité, moi, on m/'a_ retraité!

I] a blémi. Sa main tremble sur sa canne. Puis il reprend :

— Ne pensez pas que Je me plaigne!

Un homme méritant ce nom créverait ide dépit parmi les nains qui vous gouvernent. Des trifouilleurs! Des gatesauce! Je suis bien ow je suis.

Il est ému ; il souffle ; et plein soudain de vivacité :

— J'ai des joies de jeune homme, quand je travaille!... Au revoir !

[1] marche vers sa table; je marche vers la porte. Il me crie sans se retourner :

— Je vous ferai venir en septembre, dans ma maison de Vendée : cela vous va?

Et soudain, il refait deux pas vers moi :

— Vous verrez qu'on est bien. C'est

le grand air de la mer. S'il passe un mufle, on ne le sent pas.

J'esquisse un remerciement. I] me le coupe. .

— Attendez... Vous voulez bien manger a la cuisine?

— Avec vous, Monsieur le Président, tout devient... |

— Ne dites pas de bêtises : moi, je ne suis rien & la cuisine. C'est la cuisiniere qu'il faudra regarder : elle est magnifique !

Il croit la voir et il Padmire; puis se penchant sur mon oreille :
}

— Il n'y a pas de démagogue qui ne confie secrètement a tous ses électeurs qu'il est enfant d'une cuisinière. Ah!

Ces cuisinières-la n'ont fait que des démagogues. Vous verrez ce que la mienne fait!

Cette fois, il me quitte pour de bon,

dans un rire de gaieté. Je sors, je traverse une cour, - et je me retrouve étourdi, sur un trottoir de rue. Quel homme! Quel « être humain »! Que de feu! Quel tumulte de passions !

Six mois se passent, durant lesquels je ne pense qu'à lui. Nous sommes en plein été. Pourvu qu'il pense 4 moi!

Voici la fin d'août. Un matin, je recois une lettre de Pons, une lettre sur papier rose, ou l'écriture zigzague de joie : « Mon cher ami, le Président nous attend, Buré, vous, moi! »

J'y comptais et je n'en reviens pas; et tout de suite je voudrais lui crier merei, avant d'avoir a le remercier.

Il nous donne rendez-vous pour le matin du 6 septembre. Il dit qu'il enverra sa voiture aux Sables-d'Olonne, ou le train de Paris arrive 4 7 h. 02.

Nous passons tous les trois cette nuit de voyage 4 parler de lui. Pons, qui est maternel, a loué une couchette pour Buré; mais Buré, qui est amical, reste debout dans le couloir, près de moi et de ce cher Pons. Il évoque Clemenceau au temps de /' Aurore, combattif, agressif :

— Ah! qu'il devait être beau! dit Pons, transporté.

Puis Clemenceau aux grèves du Nord, risquant sa vie pour prendre contact avec le peuple.

— Ah! qu'il devait être grand ! s'écrie.

Pons extasié. .

- Un monsieur sort furieux :

— Est-ce que vous allez parler toute la nuit? Ne va-t-on pas pouvoir dormir une minute?

— Monsieur, dit Pons candide et ravissant, nous parlons de M. Georges Clemenceau !

Mais il faut connaître Pons pour goûter cette réplique émue et solennelle. Ce voyageur Vignorait. Comment edt-il senti tout ce qu'il y avait d'amour dans cette déclaration, dans cette invitation à venir... causer avec nous?

Il grommela et disparut.

La Compagnie de l'Etat fit un effort inoui. Ses trains du matin n'/arrivent scuvent que le soir. Le nêtre fut exact, je crois, à deux minutes près. J'ouvre la portière, je mets un pied dehors, et je m'/arrête, suffoqué, d'abord par le temps qu'il fait — la bourrasque nous saute à la gorge! — mais surtout...

parce qu'il est là sur le quai, lui, Clemenceau en personne, dans une pélerine trempée de pluie, 'gonflée de vent, et il crie, il crie dans la brume, à peine

nous a-t-il vus :

— Eh bien, dites donc, vous êtes en retard !

— Pas possible? fait Buré.

— Oh! Monsieur le Président... fait Pons dans un faux pas.

Moi, je n'ai le temps de rien faire. Il marche, il trotte. De sa main, par-dessus Pépaule, il fait signe : « Suivez-moi! »

Le chef de gare barre la porte. Il Pécarte : « Laissez passer! Ces Messieurs n'ont pas de billets. Le premier est sénateur, le second député, le troisième est un voleur! » L'auto est devant la gare. Il ordonne : « Fourrez-vous là dedans! » et il grimpe à côté du chauffeur pour respirer. [I] n'est pas assis que nous partons. Il y a trente secondes que nous sommes arrivés.

Où nous passâmes? Je n'en sais plus rien. Je n'étais pas venu faire une pro-

menade, mais voir cet homme. Et je le voyais de dos, avant de le voir en face.

Quel dos! Et cette vigueur, même de dos! Quelle volonté! Quel ramassement des forces dans ces épaules massives, qui soutiennent comme deux remparts la tête, ce donjon !

Il faisait un temps de chien. Nous marchions dans la tempête, et nous-mêmes à la vitesse d'un ouragan. Les routes montaient, dégringolaient. De temps à autre, à fond de train, nous brélions un village. Clemenceau avait alors un bref coup d'œil à droite, à gauche ; nous apercevions sa moustache, puis il se replaçait avec délices face au grand vent, et nous ne voyions plus que son dos, en boule, obstiné.

Buré en était médusé comme moi.

Pons, entre nous, pas même assis, a

peine posé, que la moindre secousse fai-

gait partir en lair, qui semblait faire du cheval entre nos deux personnes, Pons plein de béatitude mais de soucis, car le bonheur chez une Ame délicate provoque mille tourments, Pons, pour la vingtième fois, sort la lettre d'invitation qui se termine ainsi... « Je vous ferai chercher aux Sables, et il est bien convenu qu'il n'y aura aucune tentative pour me faire parler politique! Tout à vous. »

— Ainsi... dit Pons, un doigt sur la bouche.

Il n'achève pas : un cassis vient de le faire sauter. Et il faut voir avec quelle désinvolte autorité le chauffeur de Clemenceau, assisté de Clemenceau, aborde les cassis ! Toute la voiture bondit, mais le Président ne bouge pas.

— Il est formidable! dit Buré dans un éclat de rire.

— Mais vous avez compris, dit Pons

dans l'inquiétude, à quelles conditions il nous invite !

— Oui, mère-nourrice, répond Buré, il ne parlera politique que s'il en veut parler; mais... s'il en parle lui-même, nous ne l'empêcherons pas d'en parler !

Teut à coup, en traversant un groupe de maisons basses, éclatantes de blancheur, j'aperçois sur un mur : Sauint-Vincent-sur-Jard. Je dis : « Eh! nous arrivons! » Il me semble, quand nous passons devant l'église, qu'elle aussi fait le gros dos. Clemenceau demeure impassible. La route entre en pleins champs, dans la

dune, dans le ciel. Il n'y a plus rien que de la brume. Nous y sommes. On s'arrête.

Nous descendons a droite, et il descend a gauche, en sorte que nous ne le voyons pas mais l'entendons, qui, le

pied a peine par terre, commence a

parler. Le vent prend ses paroles et nous les jette a la figure. Il dit :

— Bonjour, Léonie. Ga va, Léonie?

Tu es contente, Léonie?

Déjà nous enlevons nos chapeaux.

C'est une anesse !

I) lui, flatte le cou, et il ajoute :

— Je ne bois pas de son lait, mais j'aime bien sa philosophie.

Il a enlevé sa pélerine d'un geste d'agacement; il veut être a laise et il est en jaquette, une jaquette plus épaisse qu'un manteau. Quel drôle de costume, et qu'on n'a vu qu'à lui! Par la forme qui fait un peu cloche, par le drap qui doit être militaire. Mais diable, il est solide 1a dedans, sous son chapeau poilu, qu'il rabat sur les yeux, qu'il relève sur la nuque; et il a des gants gris et des souliers-chaussons micuir, mi-drap, fermés d'une boucle sur

le cou-de-pied. On se dit qu'il tient au sol et qu'il ne s'envolera pas, malgré le vent qui fait rage.

— Eh bien, fait-il, vous aimez mon pays? Ja mer est belle, hein, aujourd'hui?

Nous ne l'avions pas vue; elle est a cinquante mètres ; mais, dans ce brouillard, on ne distingue plus l'eau des flots de celle des cieux, la terre est noyée, et nous avons tous l'air de pleurer avec elle.

— Regardez la mer! dit Clemenceau avec enthousiasme. Elle est blanche, elle est verte : quel beau temps! Elle roule, elle écume : quelle colère!...

Comme une femme! C'est toujours en colère qu'il faut voir la mer et les fernames ! ;

Il se retourne, donne un coup de poing sur son chapeau, et il annonce :

— Notre propriété, Messieurs! Et elle est « privée », ainsi que dit la pancarte. .

Pons vient de perdre sa casquette.

Elle roule, roule sur la dune, et il court avec le chauffeur, et même avec Buré, qui suit d'un peu plus loin, retardé par son ventre. Clemenceau éclate de rire :

— Ah! Ah! Je connais ce vent-la.

Il va les emmener jusqu'en Espagne !

Puis sérieux tout a coup :

— Pauvre Pons! Il] a da laisser ses idées dans sa casquette pour y tenir tant !..., Ikn'y a qu'é 'abandonner a son destin. S'il revient un jour, on le recevra... Entrez chez moi!

{1 me montre la pancarte. Derrière elle, des piquets de bois blanc et des fils de fer barbelés marquent la limite...

est-ce d'un camp de prisonniers? Non, il vient de dire qu'on est chez lui.

Bien mieux, il me redit :

— Entrez donc!

En effet, j'aperçois un espace libre entre deux piquets. Je n'avais pas vu; je lui semble dans la lune, et il ricane :

— Allons, passez, poète!

Je m'écarte, pour que ce soit lui qui passe. Il est entêté, il ne bouge pas.

Et c'est Léonie qui entre.

-- Ah! Ah!

Second ricanement.

— Il ne vous reste qu'à la suivre...

porteur @idéal!

Le vieil archer, comme il me lanca cette nouvelle flèche!

Je pénétrai chez lui- sur ce mot d'@ironie, fait pour me dérouter. Mais ses prunelles brdlaient d'un feu sombre.

Et c'était son nom même qu'il venait d'avouer en me le donnant.

Etant « porteur d'idéal », il est probable que je rêve. En tout cas, les fils de fer passés, je me demande où je suis, et le Président a beau dire, en marchant :

— Voilà mon jardin! Vous plait-il, mon jardin?

Je ne comprends pas. Je n'ai jamais rien vu de ce nom-la, ressemblant A ce que je découvre. A ce mot de jardin, pourtant, je connaissais plusieurs sens; mais Clemenceau lui en donne un nouveau, il n'y a pas de doute, et c'est un sens surprenant.

Il le sait, et il en est fier; la preuve,

cest que d'un qaeil de côté, de son petit regard rapide, il guette mon étonnement. Attention! Il s'agit de prendre sur moi.

Nous marchons dans du sable. Quand je dis « nous marchons », je me vante :

il marche, mais moi, j'essaye de marcher la ot il peut y avoir du sable, car presque partout le sable est recouvert de fleurs, de buissons, de lichens, de varechs. Les lichens, je m'en doute, servent a engraisser le reste, mais on jurerait qu'avec le reste ils poussent dans ce sol friable et élastique qui, -boursouflé, recouvre a demi ce qu'il produit. C'est un désordre désolant.

On aperçoit une rose? Elle est étouffée par du varech. Un pied-d'alouette?

Deux salades grimpent sur lui, et quelles salades! Une poule n'en mangerait pas. Du fourré plus que du_ potager.

CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE 37 Vraiment, ou suis-je, et qu'est-ce que cela?

C'est une gageure de Clemenceau...

ne serait-ce qu'avec lui-même! Car il y a du défi dans la manière dont il s'explique. Il est pressé de montrer ses fleurs, que je

vois A peine, qui n'ont plus l'air de fleurs dans un pareil fouillis; et sa passion pour elles est si nerveuse que j'ai bien peur qu'elle ne soit forcée. Je n'ai encore rien vu, rien compris : il veut que j'admire, brusque et paradoxal dans son amour inattendu.

Mais... ce que je puis admirer tout de suite, si je ne m'hypnotise pas sur mes plects, si je lève la tête, c'est le rempart et le parapet qu'il a construits entre la mer et lui. Cela, c'est étonnant. Ce qu'il appelle son jardin forme terrasse et domine la mer grâce

a un mur qui représente sa volonté.

Car cette « carne », comme il l'appelle, a essayé trois fois en trois ans de lui reprendre ses pierres.

— Ah! c'est quelqu'un!

Mais en trois ans, trois fois, les -magons sy sont remis. Maintenant il défie les vagues. Qu'elles recommencent; 11 recommencera. Elles sont en rage, comme si elles l'entendaient ; elles battent le mur; il leur tourne le dos, net et farouche; et quoiqu'il le combatte, je sens comme il s'accorde avec cet Océan furieux.

C'est pour bien affirmer qu'il est vainqueur et le demeurera, qu'il a voulu planter de ces choses délicieuses, qui demandent de longs soins, l'air léger, une eau douce et la sécurité, telles des marguerites, des pensées, des roses. Les marguerites sont naines,

les pensées sans couleur, mais voici que les roses, fragiles, profitent du vent vif et salé. Alors, il les regarde amoureusement; ses veines brillent; comme il les aime d'orner sa dune!

Sur une dune, qui, je vous demande, penserait A faire pousser des roses?

‘Eh bien, il y a pensé! Et il m’explique pourquoi. [] n’est plus un animal, il est un homme; il est évolué; il est le progrès ! Quand on a cette chance-la, elle vous engage; il est permis d’avoir de l’audace. Et il aime ses roses, parce qu elles-mêmes montrent du courage.

Il est allé les chercher en auto, chez un jardinier d’Anjou, qui s’appelle Pagotin et qui, souriant, s’amuse au jeu facile de cultiver des fleurs sous un ciel angélique.

— Alors, chez moi, sont-elles aussi bien, oui ou non?

Son cil ne me lachera pas avant que j’aie répondu.

Eh bien, c’est vrai, elles sont vivaces... comme lui, qui avec tout son poil en broussailles, a Lair sur cette rive sauvage d’un vieux dieu marin.

Sité. que d’Angers il eut- ramené ses roses, insoucieux de la fatigue, il est reparti pour le Poitou, chercher des bruyères, qui leur feraient une défense contre la tempête. Et il ne s’en détourne que pour me montrer du bout de sa canne des soleils colorés et résistants.

— Dame, ceux-la, ce sont des gaillards !

Aussi en a-t-il mis partout. Ils écrasent les roses, avec un peu de vulgarité. Je suis de nouveau déçu, mais je Ventends qui s’écrie :

— Avant trois ans, Monsieur, mon . Jardin sera superbe!

C’est annonce que d’abord il tiendra bon dans son idée. II sort de l’épopée, il veut faire de léglogue. Il sent ce qu’il représente d’héroïque; majs les héroismes consommés, il y a la douceur de

vivre en compagnie de ce qui embaume la vie, et il gotite une jouissance a respirer des fleurs qui viennent d'éclore a Paube.

— Hardi, petite!

Il s'est penché sur une fleurette de rien. I] me regarde :

— La nuit porte conseil; elle s'est décidée. _

Rien, hier; aujourd'hui, cette petite merveille. Ah! Nature, que de beautés!

Et il est la, appuyé sur sa canne, a faire le tendre inventaire de ses menues richesses. Lui, homme de la revanche et des sacrifices humains !

— Celles-la, dit-il avec un_ hoche-

ment de tête, les minuscules... qu'elles sont touchantes! Elles veulent vivre!

Regardez-les s'abriter...

Comme il est paternel ! I] n'a pas assez de ses yeux pour les adorer. Est-ce qu'elles entendent? Quelles nuances elles ont! Et cette odeur! Il les félicite, il les encourage. C'est encore Pagotin qui les lui a données. Un magicien, cet homme-la !

— Venez voir la bleue, Monsieur.

Elle était grise, hier !

Je suis moins ému que lui : je ne lai pas vue grise. Et surtout je ne suis pas au point. Est-ce ma faute, est-ce la sienne, je ne suis pas venu me disant que j'allais parler de fleurs avec Clemenceau. Remarquez qu'il me devine, et son regard dit :

— Pourquoi?

Je ne sais pas. Je suis le premier &
me surprendre d'être surpris. Et pourtant, je n'y tiens plus : je
bredouille :

—— Ce qui me surprend...

Le voici en arrêt. Il écarte ses deux jambes. I] pique sa canne
en terre.

— Qu'est-ce qui surprend Monsieur?

— Monsieur le Président... je suis étonné... comment dire...

Je m'efforce d'être souriant.

— ...du mélange, 4 coup sir voulu, de toutes ces espèces
curieuses.

Cruellement ses yeux brillent dans sa face en ivoire. I] m'at-
tendait là. Il jubile.

— Le mélange? Ah! vraiment! Vous n'êtes pas habitué au
mélange?

Il me regarde tel un chat qui Va croquer son rat.

— Chez les hommes, chez les animaux, dans !a société, dans la
Nature, nulle part, vous n'avez vu de mélange?

Je me rebiffe :

— Mais précisément, Monsieur le Président, quand homme
fait un jardin, c'est pour mettre un peu d'ordre.

— Et de quel droit?

Je reste sans réplique.

La phrase m'est arrivée en même temps qu'une vague sur le mur.

— Monsieur, me dit-il lentement...

Il me regarde avec gravité comme s'il convoquait ma conscience :

— Monsieur, malgré mon age, malgré tout ce que j'ai vu d'injustices et d'abus, je ne me sens pas l'impudence de contrarier la Nature!... S'y abandonner, c'est la sagesse !

Un nouveau paquet de mer inonde le parapet.

— Rappelez-vous Marc-Aurèle : « Univers, tout ce qui te convient me convient. » Rappelez-vous Spinoza : « Tout

se produit suivant l'ordre éternel. »

Alors... puisque ici peuvent pousser tant de choses dissemblables, je les veux, moi! La richesse et la variété du monde ne m'effraient pas. Ses possibilités me passionnent.

Il montre le ciel.

— S'il tombait de la lune des graines de plantes ignorées de nous, je les essaierais, Monsieur !

o) sourit.

— Vous diriez encore : « Quel mélange! » Français! Français terrible...

qui devez rire de Shakespeare !

Je n'ai pas le temps de répondre, Une autre voix réplique :

— Du tout. Moi je crois qu'il l'aime.

C'est Buré qui vient de nous rejoindre.

— Eh bien, dit le Président, est-ce que Pons a retrouvé ses idées dans sa

casquette? Combien lui en manque-t-il?

— C'est inouï! dit Buré, il ne l'a pas encore rattrapée!

— Je le disais! s'écrie Clemenceau.

Il n'est pas sûr que les Pyrénées l'arrêtent !

Buré vient de sursauter : il écrasait une fleur.

— Son ventre, dit Clemenceau, l'empêche de voir ses pieds. a

— Mais non, mais non! réplique Buré. Seulement, c'est un jardin... curieux !

— (a y est! Lui aussi!

Le Président a croisé les bras.

— Quelle conception ont-ils donc des jardins? Qu'est-ce que fichtaient vos peres? Ce n'est pas possible : ils étaient curés! Vous avez été élevés dans des

jardins de curés! Car ici, je vous le

demande, qu'est-ce qui vous manque, ici?

Les pieds de Buré trainent du varech.

— Il me manque, dit Buré, simplement... une allée!

— Une allée!

Il a répété le mot et il marche sur Buré.

— Une allée! Comme chez un bourgeois! Comme chez Caillaux!

Tl) lance le nom, pour qu'il tombe dans la mer.

Puis gouaillieur :

— Pourquoi pas une pelouse, avec une boule au milieu, comme chez Poincaré? Ah! Ah! C'est beau, la gloire! J'ai la gloire, moi, je suis bien heureux !

Car voila des gens qui m'admirent, donc j'ai la gloire! Seulement...

Ii fait une moue :

— Ils ne savent pas pourquoi ils

m'admirent! Ils viennent chez Clemenceau; ils disent : « Vive Clemenceau! » et ils ne se doutent pas une minute de ce que c'est que Clemenceau.

— Ah! tout de même... dit Buré.

— Pas plus que vous ne soupconnez ce guesst la Révolution! Or, Clemenceau, c'est un révolutionnaire, et la Révolution...

— Dans un sens, c'est magnifique!

s écrit Buré.

— Dans un sens! Dans tous les sens, Monsieur !

Et le voila qui s'exalte :

— Il n'y a rien de plus beau, rien de plus grand que 93! 93, c'est la libération! Pour les hommes... et pour les plantes! Pour les hommes, libre pensée. Pour les plantes, libre poussée.

Voila pourquoi je ne me crois pas

autorisé à imposer mes pauvres idées

d'homme 4a des fleurs qui ont bien assez de leur instinct! Elles savent mieux que moi ce qu'il leur faut. Elles veulent pousser a droite? Aucune raison de les y forcer 4 gauche! Bien mieux, je possède dix mètres carrés. Du fait que je les laisse libres, ils valent mieux que dix hectares, plantés et fleuris au cordeau! Voyez donc tous les deux avec quelle abondance la Nature me remercie de n'être pas un tyran. Vous, avec vos allées, vous marchez droit comme des tramways! Et moi, privé d'allées, je fais promenade sur promenade, sans jamais faire la même promenade! Comment passerais-je ou je suis passé? Je passe partout, je vois tout, j'aime tout, et sans cesse je découvre !

Il s'arrête, tête haute. Ah! il peut

s arrêter : cette fois-ci, je l'ai compris.

Plus de surprise. Dans cette bouffée de passion jardinière, il vient de se montrer tel qu'il fut tout le long de sa vie, jusqu'à ce que son destin le mit en face des Allemands. C'est le ministre de la Guerre que j'étais venu voir. Pourquoi? Pourquoi lui seul?

Pourquoi le borner? II ne fut pas que cela ce vieil homme, qu'on dirait en silex, A voir le feu qu'il fait ! C'est encore des étincelles qu'il vient de jeter. Et voici le Clemenceau anarchique et féroce, sensible et dégodité, orgueilleux, méfiant, défiant, démocrate par idéal, grand seigneur par expérience, et qui durant tout un demi-siècle a toujours loué Je désordre en servant lordre, forcé, contraint, parce qu'il préférerait Yindépendance meurtrière de J esprit aux platitudes prudentes des réalisateurs. Octogénaire, il confectionne sur

sa terre natale un soi-disant jardin, abominable A voir, mais qui est l'innage pathétique de sa souffrance spirituelle, de ses essais, de ses échecs, de ses a-coups. On ne la jamais compris.

Eh! c'est qu'il essayait de se 'comprendre! Trop de cceur pour ne pas aimer la vie; trop d'esprit pour ne pas juger les hommes. II les a si bien éprouvés que maintenant il leur préfère des fleurs de rien, et il en sème, en sème, avec une passion d'idéaliste déçu! I] ne veut pas d'allée? Parbleu, Vallée, c'est le fait de Thomme, de sa conception académique des Beaux-Arts !

Homme lui-même et pas heureux... Il a trop senti, trop cherché, trop voulu, et il méprise par regret de ne pouvoir aimer. Mais alors il se croit libre, au moment où il est l'esclave d'une théorie.

Pour que la belle Nature ait, ainsi

qu'il Pentend, la même liberté que lui, il la laisse créer de la folie, dont grâce à ses principes il se figure qu'il est enchanté. Erreur d'esprit qui marque quel est le dépit de son cœur.

Buré, donnons-nous le bras, mon ami, et marchons derrière lui, sans répéter qu'il est bizarre : nous le savons !

li est bizarre et grand, et après tout...

il nous console de tant de bonnes 4mes inutiles, dans des jardins ordonnés.

Aussi, pour lui faire plaisir, penchonsnous sur ses roses et ses marguerites naines, dont il dit fiévreusement :

— Ce sont des prodiges! Ce sont des amours! Ce sont des miracles, ces petites fleuys-la !

Dés qu'il nous voit près de lui, comme lui, il est gêné de notre acquiescement.

— Laissez les fleurs, dit-il bourru, et regardez ma maison.

Il se tourne.

— Pour une vendéenne, c'est une vendéenne : on ne trouve pas sa sceur a Paris |

Elle est basse, de la forme qu'elles ont toutes sur la terre de Vendée pas d'étage, rien qu'un rez-de-chaussée, accueillante aux bêtes comme aux hommes. Elle est peinte en blanc, ainsi que celles du bocage ou du marais.

Elle est simple, elle est pauvre.

— Elle est bien! J'en suis sir, dit Clemenceau, parce que... j'al des oiseaux dans le toit. Or, j'ai bien observé les oiseaux. Il n'y a pas de mufles chez eux, et ils ne logeraient jamais chez un nouveau riche! Ceux que j'ai la sont des bergeronnettes. Un des petits, récemment, s'est cru des ailes, il n'avait que des ailerons. Il

s'est laissé glisser du nid; il a cru qu'il allait filer jusqu'en Amérique! Le pauvre, il est tombé sur la deuxième vague... Si vous aviez vu le père et la mère ensemble, à tired'ailes, arriver sur lui, le prendre, l'enlever, le déposer sur le sable, et se mettre, avant même de le sécher, à lui piquer le croupion de leurs deux becs acérés, pour lui apprendre! Ah!

moi j'étais 14, sur mon mur, penché, qui les regardais : j'avais envie d'applaudir! Je me suis dit : « Ga, c'est des

gens bien ! Ils ont encore des principes ! »

Et je ressens de la fierté à les avoir chez moi...

Il regarde en Vair avec l'espoir de nous les présenter, mais subitement une idée gaie le détourne de son projet:

— Figurez-vous que j'ai raconté l'histoire à un photographe qui venait faire des cartes postales de ma maison et souffrait, le malheureux, que je n'habite pas un palais comme Versailles. Il bafouillait : « Alors, Monsieur le Président, on pourrait peut-être appeler cela... la Bicoque? Ce serait amusant, pittoresque, artiste! » Il essayait d'expliquer et d'habiller sa déception :

c'était un intellectuel, ce photographe !

Je l'ai consolé en lui disant que Napoléon aurait eu le même dépit. Vous savez qu'à Sainte-Hélène le pauvre

homme voulait de l'argenterie et un

chambellan ! À croire qu'il était devenu idiot! Pourtant, il faisait encore des observations justes. Gourgaud raconte qu'il vit un jour un beuf, ouvert en deux, chez un boucher, et il revint fort

impressionné de la similitude avec Phomme. Lui qui avait bafoué Lamarck! Vous ne vous rappelez pas?

Ah! cest ce jour-la qu'il fut idiot, comme quand il est parti pour Moscou sans savoir qu'il y neigeait! Enfin, lui qui avait bafoué Lamarck, 4 son tour annonçait le darwinisme!... Seulement ce ne fut qu'un éclair dans son existence.

Et Clemenceau devient triste comme s'il nous parlait d'une créature bornée.

— Il ne comprenait rien à la vie naturelle...

Buré s'amuse franchement.

— Il avait la mer sous les yeux :

il ne la regardait jamais!... C'est que la mer ne fait pas d'histoires : elle fait ce qu'elle a à faire. Comment devant elle avoir une maison qui ne soit pas simple?

La sienne l'est encore plus dans le soleil qui traverse les nues à cet instant. Sa blancheur éclatante lui donne un air candide.

— Ce n'est pas, dit Clemenceau, rêveur, que je sois né dans une . étable.

Un léger soupir.

— Ces chances-la n'arrivent qu'à ceux qui se croient le bon Dieu! Tout enfant, j'ai même vécu dans un château !

Oui, oui, un vrai. Ça vous fait rire?...

C'était un château fort qui, comme tout château fort, dame, était devenu faible. On n'avait pas pu enlever les tours, trop

grosses, trop lourdes. Mais

le pont-levis, vous pensez! Et les magasins d'armes avaient été changés en bergeries : on aurait pu y mettre Painlevé avec son bureau de ministre de la Guerre! Enfin... Pessentiel était sauf :

dans le chateau faible, il y avait un homme fort : mon père!

Le soleil s'évanouit, et nous rentrames dans l'ombre.

— Mon père : quel personnage !

Je n'oublierai pas Je ton dont furent lancés ces mots. Et la fière attitude!

Et les yeux sur le ciel, ot, ma parole, il le voyait.

Le brouillard, brusquement, venait de tomber. Mais le vent, au-dessus de nous, roulait des nuées fantômes et, dans les formes légères ou- sombres de la tempête, Clemenceau, tout a coup, eut une série de visions, car les esprits de Vendée sont la qui rédent toujours,

assistant ou combattant ceux qui vivent et les remplacent.

— Mon père, dit avec force Clemenceau, qui se sentait fort d'être son fils, était un philosophe selon le dix-huitième siècle, c'est-a-dire un idéologue !...

i] était aussi médecin ; il observait et soignait quelques malades. Mais ces gens-la ne lui suffisaient pas. Le moment délicieux, c'est quand il s'enfermait dans sa bibliothèque, au milieu de ses livres, et qu'il décidait d'aimer avec ivresse Ybhumanité, par principe. Je n'ai jamais vu mon père, jamais, que dans un

seul état : la colère. Jamais je ne suis entré dans une pièce et était mon père, jamais, sans qu'il me dise : « Georges...

déguepiss! » C'était un homme!

Il eut l'air de saluer sa mémoire, et A voix basse, comme pour lui-même :

— Dès qu'on se hausse dans la vie, les

douceurs affadissent, elles deviennent impossibles ; on lutte; on ne rit plus...

Il reprit pour nous :

— Mon père était émouvant et terrible. Bien entendu, il conspirait contre Empire, avant que je pusse en faire autant; et un jour — nous habitions Nantes — on vint l'arrêter! Des brutes de policiers marquèrent de leurs souhers les parquets de la maison. Ma mère, toute défaite, balbutiait : « Georges...

reste dans ta chambre! » Je me jetai à la fenêtre; je vis la voiture cellulaire. D'un bond je fus dans l'escalier, que je descendis quatre marches pas quatre marches. J'arrivai au moment où un gendarme poussait mon _ père dans la voiture. Je me jetai sur sa main et la baisai avec ardeur : « Je vous vengerai! » Ah! de quelle bourrade il

m'écarta, et quel grondement pour me

lancer : « Tu veux me venger? Travaille ! »

Clemenceau se tut. Il faisait une masse noire devant sa maison blanche, et les nuages en tumulte filaient au ras du toit.

— C'est curieux, reprit-il, de regarder de qui on vient...

Ses yeux impératifs avaient l'air de convoquer ses aïeux. Il était fortement appuyé sur sa canne. |

— Je revois parfaitement, dit-il, mes deux grands-pères... Mon grand-père maternel, un tendre, qui adorait la vie de château, et... qui m'en donna le goût, si contraire & ma destinée! C'est lui pourtant qui Vorienta, sans s'en douter, puisque c'est lui, quand j'eus douze ans, qui me dit avec tendresse :

« Je serais fier qu'un jour mon petitfils fit un beau discours à la Chambre! »

Que de fois, plus tard, devant ces six cents têtes d'Anes, j'ai pensé à lui! Et ce souvenir m'exaltait !

Il eut un frémissement. Puis il sourit :

— Le père de mon père était un autre gaillard. Pas spontané, toujours guindé ; mais il me reste tout de même de lui un trait plaisant... Il avait des bêtes qu'il nourrissait dans des prairies, et sans doute pour s'en faire accroire à soi-même, il allait les visiter en redingote, cravate blanche, chapeau haut de forme. Quand nous quittions un pré, d'une main il levait la barrière; de l'autre, il tenait ma main d'enfant, il me rapprochait de lui, et il disait d'une bouche de cété, à voix basse : « Retourne-toi, Georges... sans avoir l'air!

Tu verras que quand on s'en va, il

y a toujours au moins une vache qui

regarde, comme quand on quitte des diplomates ! »

Buré eut une grande joie de cette phrase. Le soleil encore une fois parut, coula sur nos épaules, et nous fit chaud comme ces

paroles.

Des clartés et des ombres, c'était bien Vimage d'une famille forte et tourmentée. Et qu'il était puissant, cet ancien 'chef de peuple, rappelant à lui les siens, tantôt dans la lumière qui lui dorait le visage, tantôt dans la grisaille, sous son chapeau baissé, les yeux farouches.

Un rayon tendre, entre deux nuées, vint embellir toutes choses. Alors, il nous peignit sa mère, acharnée sur le bien, une sainte, toujours vêtue d'une robe à quinze francs, pour que les siens eussent le nécessaire et le superflu.

— Ma pauvre maman. sounira-t-il p'

je lefferais. Ah! c'est que j'ai toujours eu un fichu caractère! A peine né, je voulais ce que je voulais. C'est curieux, cette idée que nous avons tous, plus ou moins, de modeler le monde ! Comme si le monde était fait pour nous! Il se fiche pas mal de nous!

Il eut un rire gringant.

— Je vous l'ai dit : j'ai eu un vère idéologue. Le danger de Tli-déologie, c'est non seulement de ne pas voir la réalité, mais de se prendre au sérieux!

Je me permis de dire:

— On est forcé... pour vivre, et mener sa vie. ;

— Bien sir, répondit-il, puisqu'il faut jouer son jeu... N'importe : avec ma mère, j'ai un remords... et il est ancien... J'avais peut-être douze, treize ans, un soir, dans la grande salle des Gardes, j'étais seul avec elle : elle cou-

sait, je lisais, et entre nous une lampe fumait. Ma mère remarqua qu'elle fumait, elle baissa la mèche. Sans résultat.

Je fis un geste d'impatience, elle releva la mèche. Je devins rouge, et elle la rebaissa. Alors, je frappai la table.

« Ecoute, Georges, me dit-elle de sa voix douce, que je crois entendre, je ne sais pas comment, l'empêcher defumer, moi, cette lampe! » Je dis

« Oh! maman, c'est simple! » J'ouvre la fenêtre, je prends la lampe et je la jette dans la douve!... Elle y est.

toujours... Ma mère n'eut pas un mot, pas un souffles Dans l'obscurité, a pas de loup, elle sortit... Je ne pouvais pas rester seul, la, comme un serin : j'allai me coucher. Le lendemain, elle ne me parla de rien: jamais il ne fut question de la lampe: c'est ce qui fait que j'ai un remords; car si maman, fâchée,

m'avait dit : « Pourquoi as-tu fait cela? » je suis sûr que je l'aurais embrassée et que je lui aurais dit : « Ecoute, j'ai idée... que ce doit être mon premier acte de commandement! »

Cette fois, Buré et moi restâmes sans voix. Et lui, la tête penchée, battant le sable de sa canne, poursuivit :

— Le principe que rien ne se perd, rien ne se crée, vaut aussi pour l'hérédité. Il se vérifie dans les familles. Il y a une résonance du plus vieil ancêtre au dernier descendant. Mes aïeux, je suis comme tout le monde, je les reproduis, mais... les plus lointains sont rudement feins! Vous me regardez, vous vous dites : «Ses pommettes... Qu'est-ce que c'est? » N'en sais rien. Possible qu'il y ait du barbare là dedans!

Il vint & nous, et comme en confi-

dence :

— Les Romains avaient des troupes scythes en Vendée. Ne le dites pas, mais c'est sir. Devant la mer, dans l'oisiveté... que vouliez-vous qu'ils fissent ; ils faisaient des enfants : je crois que j'en suis un!

Il s'avança de trois pas verssa maison:

— Avant les Scythes, ie vois des nomades avec des troupeaux, et encore avant, des troupeaux sans nomades.

Je ne sais pas de quelle bête je descends.

Si vous l'apprenez, je vous prie de ne pas me le dire |

I] tendait son dos, il resta quelques instants sans parler. C'était fini. II avait revu les siens passer et fuir dans cet emportement du ciel, tel Hamlet rencontrant son père sur les remparts.

Mais ils venaient de disparaître dans le vent, et il demeurerait seul avec

nous.

Comme il était sur le seuil de sa maison, 11 annonga :

— Ma chambre!... J'ai deux bêtes justement pour en garder l'entrée!

Nous regardions avec surprise. I] dit :

— Ce sont des chiens, qui ne ressemblent pas tout a fait a des chiens, parce qu'ils n'ont pas été faits par des chiennes, mais par un Monsieur japonais. ~ - C'étaient deux animaux en bronze,

d'un bronze vert, posés a même le sable. Des bêtes nerveuses, des bêtes de songe, fagonnées par une main de poète.

— Regardez, dit Clemenceau, comment ils se tiennent sur leurs derrières, et vous aurez de l'estime pour eux!

L'un dans sa gueule serrait une piece d'argent, Pautre un rouleau.

— La fortune et la science, ajoutat-il, raillant. Les deux conditions du bonheur. Entrons!

— Oh! fit Buré.

— Ma chambre vous plait? J'en étais sar! dit Clemenceau.

Buré roulait des yeux pleins de stupeur. Il est probable que je faisais de -même. Cette chambre était aussi déroutante que le jardin pour des cœurs comme les nêtres, prêts 4 être déroutés.

D'énormes cranes de bêtes et des armes sauvages en ornaient les murailles. De la chasse imposante aux ombres des aieux nous passions a la lutte avec les bêtes féroces. Et nous ignorions ce trait dans la vie de Clemenceau.

— Done... c'est la que vous dormez?

demanda Buré réveur.

— C'est la même!

— Et que vous travaillez?

— Au milieu de ces crétins! Figurezvous qu ils m'encouragent. La nuit, quand je me lève sur le coup de deux heures, pour écrire

un peu, 81 je suis somnolent, je dévisage ces brutes, et je leur dis:
« Tas d'idiots, je ferai tout de même mieux que vous! »

Puis je me mets au travail avec allégresse. Ici, c'est une tête de tigre, et la c'est un caïman. La platitude du crane est assez dégouttante, mais...

J'ai vu cela souvent chez les parlementaires. Le tigre, c'est moi qui lai tué, d'une balle au cœeur. I] était temps : il allait avaler mon domestique !

— Albert? cria Buré, tout ému.

— Lui-même. Il sortait de boire...

— Albert?

— Le tigre! I] avait dévoré un buffle. La gueule en feu, nous l'avions vu engouffrer toute une mare. I] était

lourd. Je n'ai pas mal visé. I] s'est couché comme une descente de ht.

C'est beau, un tigre mort. Moins beau qu'un vivant! Mais dans une chambre, cest plus commode... Dans un Jardin des Plantes... si vous étiez capable d'avoir un Jardin des Plantes...

I] eut un rire impertinent, a croire que nous étions les responsables.

— Lorsqu'il y a de vrais hommes & la tête d'un pays, ils s'intéressent aux animaux !... Je les ai toujours aimés.

Tenez, voila justement cet animal de Pons avec sa casquette! Sa casquette qu'il préfère 4 moi, puisqu'il me lache pour elle! —

— Du tout, Monsieur le Président, du tout! balbutie Pons, qui vient d'entrer.

— Taisez-vous donc!

— Ah! je vous jure, reprend Pons
sur un ton pathétique, je vous ai laissé, mais en vous emportant !

— Qu'est-ce qu'il raconter

— Vous n'avez pas quitté une minute ma pensée.

— J'ai toujours dit qu'il était fou!

dit Clemenceau.

— Et vous, ce matin, vous êtes admirable! Plus jeune, plus vert, plus brillant que jamais ! Buré, vous avais-je mentt? dit Pons d'une voix vibrante.

Le Président a trente ans !

— Et Pons empaillé ne ferait pas mal dans ma chambre, ne trouvez-vous pas, Buré? reprend Clemenceau d'une voix coupante.

— Sur la cheminée? demande Pons.

— Non, elle est réservée, dit Clemenceau. Au mur, avec lalligator!

Sur la cheminée, cher musicien, c'est-a-
dire homme dénué de toute observa-

tion, je vous prie de considérer ce que j'ai mis, pour défier le tigre... et vous.

Nous approchames. Il y avait là, présidant a cette assemblée de pièces sauvages, une exquise statuette japonaise, d'ébène et d'ivoire, qui figurait une femme menue et pale. Les pieds joints, les mains fines, le visage triste, tout marquait une haute et douce mélancolie.

— Il n'y.a-pas que des abrutis dans le: monde, affirma Clemenceau, il y a quelques artistes. Mais... on ne les rencontre pas toujours. Je ne connais pas le monsieur qui fit cette dame.

I] prit un vase.

— Ni celui qui modela cette forme.

Vase indien pour porter l'eau du Gange servant aux ablutions.

Il le caressa du plus amoureux regard :

— Je crois voir une jeune fille nue

sur les escaliers de/Bénarés. Est-ce assez pur, assez vierge |

Il le reposa et, sur une étagère, il en saisit un autre *

— L'Egypte, maintenant. La_perfection mathématique. Moins d'ame, mais quelle plénitude pour l'esprit!

Il s'approchait de sa table, devant la fenêtre, Parmi ses papiers, ses plumes d'oie, il prit une coupe, ot étincelait de. la poudre d'or.

— L'art grec! Le plus sublime! Sagesse et poésie! Homère, Socrate, Phidias, ils sont tous dans cette coupe! Quand vous aurez

trop des Français, mes enfants, filez vers la Grèce, et n'en revenez que quand vous aurez assez des Grecs, pour supporter la France !

Il tenait la coupe dans la lumière.

Le store de la croisée claquait au vent.

Kt parmi ces emblèmes de la chasse aux grosses bêtes, lui, Phomme passionné de science, ému de ses origines, il était a la fois primitif et civilisé, et il avait lair, en élevant ce spirituel objet, de faire une libation au soleil

ou 4 quelque'une des forces naturelles.

Ce n'était qu'un air, car il pesta presque aussitôt contre l'astre royal :

— Va-t-il continuer 4 nous assommer, celui-la! Nous avons une mer admirable, digne de tous les naufrages d' Ulysse. I est en train de nous gacher tout !

La-dessus il mit le nez dehors, et

il _rentra, se frottant les mains :

— Patience! Voici des nuages! Pons s'était emparé d'un bibelot sur

la table; il s'extasiait :

— Quel art! Quel homme! ;

— Comment! dit Clemenceau. Ce n'est pas-un homme : c'est une vache!

— Je parle de vous, dit Pons passionnément.

— Voila : il tient une vache, et parle de moi!

— Cette vache m'est sacrée, parce qu'elle est 4 vous! dit Pons emphatiquement.

— Il est fou! dit Clemenceau. Et pourtant, il a raison : c'est une vache sacrée !

— Qu'est-ce que c'est qu'une vache sacrée? demanda Buré.

— Un animal indispensable, dit Clemenceau, car il a tous les droits. Poin-

caré irait a Bénarés, une vache sacrée aurait le droit de lui faire une bouse dans le creux de la main. La vache se promène : si elle veut votre place, il n'y a qu'à la lui donner. Vous portez un panier de fruits, elle y godte, il n'y a qu'à la laisser faire. C'est le triomphe de la liberté.

— Mais comment l'a-t-elle acquise?

demanda Bure.

— Par sa chance, dit Clemenceau.

Les Indiens ont cru voir en elle un symbole. Le pis de la vache, pour eux, c'est le nuage que le soleil perce de ses flèches, et il tombe alors une pluie de lait, donc une pluie d'abondance. D*ailleurs, toute pluie est d'abondance.

Qu'est-ce qu'il y a de meilleur que la pluie? Tenez, tenez, cette conversation nous porte bonheur. Regardez dehors! I] pleut! Sortons!

— Président, cria Pons a l'instinct maternel, vous allez attraper des rhumatismes ! :

— Pas denfantillages! fit Clemenceau. Je raffole d'être mouillé. Je vais vous montrer ma lande.

— Votre quoi? Il possède des choses inouïes! dit Pons, dans le ravissement.

— Voyez, dit Clemenceau, dès que nous fîmes dehors, et que nous eîmes tourné la maison, tout ce pays-ci, devant vous, c'est 4 mol... ou presque :

je le loue. Mais puisque je le loue, j'y suis, et le propriétaire n'y est pas; donc, c'est 4 moi. C'est a moi jusqu'au bois; & moi jusqu'au village; et cela, c'est la Vendée; et je peux dire alors:

« La Vendée est 4 moi! »

Il fronca les sourcils :

— Qu'est-ce que ça vaut?... Hein?

Votre avis? Je voudrais savoir si c'est

loué ce que ça vaut. Un franc par an.

Tous les douze mois, je vais jusqu'a 'Nantes, porter ce franc 4 mon _propriétaire. Un homme parfait. I] prend la pièce, il ouvre un livre, et il marque : Regu de M. Clemenceau...

C'est ce qu'on appelle un francais bien. Mais chaque fois, en sortant, je me dis : « C'est peut-être trop cher...

puisque ca n'a pas de prix! » Mettriezvous un chiffre sur la lande du roi Lear? Ah! c'est que celle-ci est aussi belle! Le matin, c'est de l'argent; le soir elle. est en or; en ce moment, on jurerait voir un essa'm d'abeilles. Musicien Pons, sachez qu'ici je me sens heureux !

Sa voix claironnait.

— Vous me diriez que c'est ici que mes parents m'ont conçu, je répondrais :

« Pardi! Cadre adorable pour l'amour! »

Et vous m'annonceriez que je vais mourir ici, je dirais : « Mais oui!... Ce sera de plaisir! »

Qu'il était beau! Et quelle chaleur!

— Ici, j'ai Villusion d'avoir le pied agile. Ici, je vois mieux, je respire mieux. Ici surtout...

Il toussa, comme il fait sitôt qu'il est ému, puis les yeux baissés — baissés sur sa terre:

— Surtout, j'ai le cœur capable d'aimer !

Nous le regardions, il nous regarda :

— Il n'y a que dans son milieu qu'un homme a toute sa force. Sur cette lande, personne ne peut me dire :

« Qu'est-ce que vous faites là? » Moi?

Je fais partie de la lande, et elle fait partie de moi. Et c'est cela, la patrie!

Dans ces mots brefs, son âme ardente venait de passer.

— Il est admirable! cria Pons.

La phrase ne parvint pas au Président, le vent la garda. D'autant plus qu'il s'était mis à marcher, et de quel pas! Son cœur l'emportait! Nous suivions tant bien que mal, mais dès lors je ne

puis rendre exactement ce qu'il dit. I] allait et parlait. A qui? A sa lande. Il ne se souciait plus de nous.

Est-ce que même nous servions de prétexte au monologue? Sans nous, il aurait fait — peut-être plus bas — et encore! Ses grands-parents qu'il venait, devant sa maison, de revoir en vie, Vhabitaient, l'inspiraient, lui prêtaient des paroles. Ce n'était un monologue qu'en apparence. Ce ton saccadé trahissait l'émotion d'un cœur ou les voix s'accordaient sur des mots brefs. Ils s'étaient retrouvés tous sur un signe, un coup d'ceil, un cri, et

e'était ce vieillard le plus jeune, qui par sa bouche les exprimait, ne disant qu'une chose : « Vieux pays! Cher pays! » Ah! force d'une race !

En somme, Paris et le reste, tout fut exil pour Clemenceau.

Sauf quand, loin de la Vendée, il vit venir la Vendée.

Il avait arrêté sa marche, pour réveiller soudain un souvenir de jeunesse, lumineux.

Voilà: c'était quand il avait vingt ans ; il faisait sa médecine 4 Paris, tout en conspirant contre l'Empire. I] habitait une chambrette, rue Saint-Sulpice, dans l'ombre de l'église. I] travaillait ferme, avec un peu de fièvre. La chambre, c'était les livres, l'ambition, l'avenir. L'escalier et la rue, c'était la dissipation, le temps gaché. Il passait sa vie dans sa chambre. Un jour,

en descendant l'escalier — ah! escalier de malheur ! — 1] croise une enfant qui était belle comme l'amour lui-même, avec des yeux de vingt ans angéliques, si honnêtes, si chastes, mais en même temps si tendres. Il y a plus de soixante ans de cette histoire, et quand il évoque ce mystère de la grace, son sang ne fait qu'un

tour, pour nous confier que réfugié dans sa chambre, et enfermé a clef, il se demandait, les tempes battantes : « Qu'est-ce que c'est que cette petite? Qu'est-ce qu'elle veut? Oh! ce regard! Voici maintenant que je vois ses yeux, lorsque je crois lire mes livres! » Il n'osait plus redescendre... Il se décide le lendemain.

Une ombre... C'est elle! Mon Dieu!

Pourvu qu'elle ne le regarde pas! Et il la regarde, pour voir s'il est regardé :

elle est en train de lui donner son ame

dans ses yeux! Pourvu qu'elle ne parle

pas : elle a déjà la bouche ouverte!

« Monsieur, balbutie-t-elle... » Il défailait, pensant : « Adieu le travail!... »

— « Monsieur, l'herboriste, en bas, est de la police, et vous espionne! » Ah!...

Ah!... quel ange! Eh bien, c'était une petite Vendéenne!

Il l'a dit avec adoration. Quel indice !

C'est la première fois, depuis le matin, que limage d'une jeune fille embellit nos propos. Et c'est ce vieillard bourru, dans sa moustache brumeuse, ayant Pair d'un vieux buisson sur la lande, qui nous révèle lui-même le Clemenceau timide en face d'une femme, inquiet devant la poésie, rebuté quoique tenté par le mystère.

Chère petite Vendéenne, effroi d'un cœur farouche, il devait la revoir — la Providence a de ces tendresses —

trente ans plus tard a Sainte-Hermine, village où de son vivant il a vu sa statue. Elle était grand'mère, avec des petits-enfants tout autour d'elle, mais elle avait toujours ses mêmes yeux aussi chastes, dans lesquels — 6 jeunesse ! — il n'avait pas tout de suite lu le langage du pays.

— Le pays! Regardez comme il trotte le pays!

Une jeune femme traversait la lande, et d'un pied preste filait vers la maison.

C'était la femme d'Albert, le domestique. Il nous l'apprit :

— Est-elle gentille !

Née a Saint-Vincent, a deux pas, élevée par un grand-père admirable, qui dit a Clemenceau, le jour du mariage :

« Monsieur, je crois que c'est une bonne petite. Je n'ai cessé de lui dire : aie de la simplicité! » Voilà comme on est

en Vendée! Le Président cherche un mot pour marquer son estime :

— C'est un bonhomme... tout ce qui se fait de bien !... Le pendant de Clotilde!

Clotilde, sa cuisinière, celle qui est « magnifique ». Une femme du bocage.

Elle en a les recettes, c'est-à-dire la civilisation. A Paris, nous nous connaissions depuis cinq minutes à peine, déjà il me parlait d'elle. Cette fois, au lieu de faire son éloge, il dit : « Vous la verrez. Vous mangerez. Vous jugerez! »

Nous regardons la maison d’où s’élève une fumée : Clotilde travaille.

— Elle vous prépare un déjeuner vendéen..

Kt iJ repart d’un pas vif, tandis que Pons recommence :

— Est-il jeune! Est-il beau!

Ah! le diable d’homme! Un coup de

reins, il a pivoté!

— Pons, vous êtes comme tous les gens de musique : vous employez des mots dont vous ignorez le sens.

Beau! Savez-vous ce qu’il faudrait pour que je sois beau? Que j’écrive l’histoire de la Vendée! Je crois que si un homme de cœur m’engageait à l’écrire...

A peine avons-nous vu son visage éclairé qu’il a refait demi-tour et nous entraîne, alors que chacun de nous s’écrie ;

— Mais je vous y engage !

I] ne répond plus, il marche dans le vent; puis tout à coup:

— Ici tout m’appartient, même le tempête !

— La propriété, c’est le vol, dit Pons facétieusement.

— La propriété, c’est l’essentiel répond Clemenceau sévèrement. I] est de

toute nécessité que votre culotte soit à vous.

I] se tourne vers sa maison :

— Et cette bicoque 4 moi.

Il désigne le village :

— Tandis que léglise n'est même pas au curé. Ne pas confondre !

lent;

— Et ce n'est pas tout. Regardez mon toit. Qu'est-ce qu'il y a dessus?

Un coq! Regardez l'église : le curé s'est trompé, il a fourré une poule!

Tout le monde s'esclaffe, et il ricane.

Le ton est changé. I] devient railleur mais agressif.

— Pauvre Eglise catholique — romaine — apostolique !

Il secoue la tête. Ce n'est même plus de Vironie, c'est déjà du dédain. Voici huit jours, il assistait & des obsèques.

Quelle bouffonnerie! Ce suisse en poli-

chinelle, et ces prêtres qui allaient, venaient, chantaient, se passaient de l'encens sous le nez! Un peu de plus, ils dansaient avec le mort!

— Pauvre Eglise ! répète-t-il. Qu'estce qu'elle est devenue!

Et lui? Son vieil anticléricalisme, qu'est-ce qu'il devient? Se figure-t-il qu'il y a deux mille ans, l'Eglise lett touché, et que son orgueil, comme aujourd'hui, n'edit pas tenu tête! Il y a deux mille ans, il aurait reçu Ponce- Pilate 4 souper, pour le mépriser d'ailleurs, mais aussi pour entendre des histoires. Aujourd'hui, il

invente une décadence du christianisme, qui légitime son sentiment.

--- Tous ces chrétiens de nos jours, quels dréles de gens! dit-il. Surtout les curés. Y a-t-il des curés qu'on puisse

prendre au sérieux?

Et il réfléchit sérieusement.

— Avant la Révolution, ils n'étaient pas mal. Je me suis aperçu de cela, quand mon père, un jour, m'a dit de ramasser dans les boîtes des quais tous les portraits des Constituants que je pourrais lui trouver. Eh bien, je trouvais des curés, des curés, et avec de bonnes têtes !

Puis, comme il aime être juste :

— En Vendée aussi j'en ai connu de pas mal.

I devient gentil.

— Quant aux sœurs, c'est curieux, les sœurs... Pauvres petites! Saventelles ce qu'elles font? Elles obéissent à un instinct. Lequel? Oh! il n'y en a que deux dans le monde : l'égoïsme, l'altruisme. Elles sont menées par le second. Elles se donnent... comme tant

d'autres... un peu différemment. Pas

besoin de chercher de foi mystérieuse là dedans. C'est une banale aventure psychologique. La preuve : sitôt qu'elles mettent en avant la religion, elles divaguent! En Birmanie, j'ai rencontré une petite sœur française qui faisait la classe à des petites filles chinoises.

La petite sœur avait l'air d'une pomme d'api; les petites chinoises d'autant de poupées; je ne me serais pas fait prier pour en emporter une! J'ai demandé à la sœur : « Pourquoi, diable, êtes-vous ici, ma sœur, avec ces petites bonnes femmes jaunâtres? — C'est qu'on m'a chassée de France, a dit figement la sœur. — Ah! Ah! ai-je répondu, et pourquoi vous a-t-on chassée? — On ne voulait plus que je parle du Bon Dieu aux petites françaises, a répliqué la sœur. — Tiens, tiens, et alors à celles-ci

vous leur parlez de Bouddha? — Ah!

non, Monsieur, Bouddha n'est pas le Bon Dieu. — Donc vous leur parlez de Dieu, ma sœur, Dieu qui n'est pas Bouddha. — Je ne le pourrais, Monsieur, ce n'est pas leur religion. — Ainsi, ma sœur, ai-je répondu, en Birmanie vous êtes soumise, au lieu que dans votre pays vous êtes en rébellion. Vous avez une bonne figure et un mauvais caractère. Laissez-moi vous dire que vous avez fait un long voyage pour rien, et qu'il était bien inutile de vous exiler!

Sur cette histoire, le Président ajoute que les missionnaires en Birmanie ne sont pas plus utiles que les sœurs.

Qu'est-ce qu'ils peuvent faire! L'un d'eux apprend à ses élèves à tirer de l'arc! Enfin... ce sont des niaiseries & cote... .

— À côté de l'Inquisition !

Bon! Voilà le mot dangereux que je

redoutais, que tous nous redoutions!

La preuve c'est que Pons, qui avait encore quelques bruits de gorge admiratifs, devient muet comme un cor de chasse sans son

chasseur. Buré prend Yair géné : il craint des enfantillages.

Quant A moi, il y a de cés sujets, gatés par les primaires, que je n'endure plus ; je me distrais, je regarde le ciel... ot sont les saints. Le Président voit qu'on Pabandonne. Son visage marque de la colère. Elle ne durera gu'un instant. Le mépris de nouveau va l'emporter.

— Pauvre Eglise! Pauvres fidèles !

Comme nous sommes silencieux, il ny tient plus. Li veut s'expliquer sur Inquisition ! C'est au nom de la simple humanité qu'il protestait. Parfaitement !

Ces chers évêques disaient en grillant de pauvres bougres : « Ce n'est qu'un

mauvais moment a4 passer! » Les ca-

naillles! S'il avait vécu de leur temps, sil en avait pincé un, au nom des mêmes principes, il Paurait fait rétir!

— Oh! Oh! dit Buré. A la broche?

Il se déride :

— Je laurais donné a Clotilde!

Mais a Clotilde il tourne le dos, regardant toujours léglise :

— C'est la vue de cette grosse inutile, au milieu de ce village, qui me fait parler, parler!... J'ai tort... L' Inquisition, hélas! est de tous les temps!...

Qu'on est a plaindre, Buré, quand on aime la justice !

Sa voix aigre est devenue grondante.

Il disait mal « église »; il a bien dit :

« justice. » C'est qu'il y croit! Et pendant que le beau temps définitif s'installe et chasse les nuées par une bonne brise, apre et viv il soulage son cœur d'humanitaire en fouaillant devant nous

certaine race a qui il a vu faire dans V Inde des choses abominables, sur une terre de beauté ravissante et candide.

— J'ai vu en public, sur les places, dans les gares, des officiers taper sur des Indiens & coups de poings, a coups de pieds, 4 coups de fouet. On vous dira :

« Bah! Accidents! Les fonctionnaires, eux, sont des anges qui travaillent dans Pintérêt général ! » Ainsi, il paraît qu'ils cherchent 4 développer les cotonneries et sucreries indiennes. Comme c'est curieux alors qu'ils aient, dans chaque province, établi des voies ferrées d'écartement. varié. Allez donc, après cela, promener le sucre et le coton! On a plus vite fait de recevoir ceux de la Métropole. Et le tour est joué! Ces anges cherchent aussi 4 réduire la famine. Il y -a un moyen très simple :

améliorer Virrigation. Mais ils font la

sourde oreille, mettent leur visage en deuil, et cherchent la quadrature du cercle. Dame! On gouverne bien mieux les peuples anémiés !

Il faut voir les yeux de vieil écureuil qu'il nous pointe sur cette phrase :

— J'ai dit tout cela, et dans ces termes, 4 Lloyd George, quand je suis rentré. Il aurait pu me répondre, s'il avait eu l'esprit français : « Pourquoi, diable, a votre Age, voyagez-vous? » Mais c'est

un britannique, 1 n'a rien dit du tout... Moi, j'ai toujours été hanté par Alexandre, le plus grand voyageur, le plus redoutable aussi : il partait droit devant lui! Il est 'arrivé aux Indes; il aurait poussé jusqu'au Japon, sans ses officiers qui finirent, en colère, par lui demander :

« Quel est votre but? » Il avoua qu'il n'en avait pas. Il'n'avait que de l'imagination : la meilleure raison du voyage !

Est-ce qu'il s'agit d'utilité? Tenez, ici, sans bouger de ma lande, je constate Vessentiel : que la force mène le monde.

De sa canne il nous fit voir un oiseau mort. ;

— Serait-il mort en chantant? dit Pons en roucoulant.

— Ténor! dit le Président. Rentrez donc votre solo! Il n'a même pas été tué par un chat, mais par un oiseau de son espèce : je vous garantis le travail parfait qu'ils font entre eux. A Bombay, j'ai vu se battre des cailles, ces petits animaux doux. Quels fauves! Tout se bat, tout se mange, tout se tue !... qu'on regarde les fonctionnaires aux Indes, 'Eglise ou les oiseaux! Le monde est féroce !

— Et le Président est magnifique!

Toujours Pons! Je me souviens très bien de son exclamation. Puis |'entre-

tien dut tourner tout a coup. Le beau temps victorieux hérissait Clemenceau.

Ii enrageait que la mer prit une teinte uniforme. Et comme nous |'écoutions, Buré et moi, nous ne vîmes même pas Pons disparaître. Il était avec nous; brusquement, plus rien.

— Ne cherchez pas, dit Clemenceau, il est fou!

— Il est fou de vous! Comme il vous aime! reprit Buré.

— Et je le lui rends, dit Clemenceau.

Sans les fous la vie serait insoutenable.

Il mit sa main au-dessus de ses yeux :

— Qu'est-ce qu'on voit là-bas? Il y a une femme, un homme...

— En arrêt, dit Buré, comme des gens dans l'admiration.

— Allons les voir !

Nous avancames. I] fit :

— Oh! Oh! Mais... c'est Briand !...

Vrai de vrai, je crois que c'est lui! Et on dirait qu'il est avec Madame Poincaré !

Nous marchions toujours.

— Ils vont peut-être me demander de sauver la France encore une fois...

Il nous regarda :

— Faut-il leur refuser?

Nous avions le soleil dans les yeux; il remit sa main en abat-jour.

Mes enfants, je suis déçu : ce sont des gens comme tout le monde, des touristes, qui-viennent pour voir «le Vieux ». Car je suis sur les guides, avec l'église du xrv^o.

A ce moment, de la maison une voix joyeuse partit, et c'était Pons.

— Monsieur le Président est servi!

Clemenceau s'arrêta :

— Le bougre! Il] rédait 4 la cuisine!

Il a beau être fou, cette nouvelle doit

100 CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE être vraie; il n'y a plus une minute à perdre.

Nous tourndmes le dos aux touristes ; mais 11 demanda encore :

— Ont-ils bougé?

—. Toujours pas.

— Les malheureux! Ce n'est pas comme cela qu'ils feront des enfants!

Et la France en a tant besoin |.

— Ils vous regardent. L'>homme a une lorgnette...

— Parfait. La femme lui dit : « Dépêche-toi, mon chéri, que je le voie! »

L'homme répond : « Zut! Il file! Je ne le vois plus! — Alors, dit-elle, courons après! Le reverrons-nous? Quel âge a-t-il? — Quatre-vingt-dix-neuf ans!

— Quatre v... Comment n'est-il pas mort?... » Chère Madame, je n'en sais rien ! Mais je vais, en déjeunant, tacher

de me prolonger !

L'entrée dans la cuisine, la manière dont on se mit a table, eurent dans leur simplicité de la grandeur. I] a le sens, ce grand homme, de l'hospitalité.

Il entra, et vivement :

— Salut, Clotilde!

Elle était là; nous la voyions enfin, mais elle ne montrait que son dos. Je crois que très rapidement elle fit un signe de tête, sans se tourner, car ses mains occupées ne lâchèrent pas les choses précieuses qu'elle soignait.

Albert, au port d'armes, venait de prendre le chapeau poilu du Président.

Il lui remit en échange son bonnet de

police gris. C'est une étonnante coiffure qui le couronne et le hérisse. Dès qu'il Va, il devient 4 la fois solennel et.

farouche. Ce n'est plus un révolutionnaire, il prend un air guerrier. I] s'était avancé d'un mètre à peine, il se tenait.

devant la table, à la place qu'il devait occuper, tournant le dos à la porte par où l'on venait d'entrer. La table est longue; elle allait presque jusqu'à Clotilde, qui travaillait devant une fenêtre. Et elle et lui étaient ainsi aux deux extrémités de la pièce, se partageant... le commandement. Nous le sen:

tions si bien que nous restions immobiles.

— Asseyez-vous, Messieurs, dit Clemenceau doucement.

Il nous donna l'exemple. Il regardait Clotilde. Nous la regardâmes aussi.

Je ne puis dire comme tout de suite je la trouvai belle, quoique ce fût une

vieille femme, de cette forte beauté qui n'est pas de la grace, mais de la bienséance et de la perfection. Elle portait une coiffe blanche, sorte de calotte à oreillettes, le plus rustique corsage, boutonné par devant, et qui faisait à la taille des plis simples sur une robe sage; la robe tombait bien droit sur des souliers carrés; elle avait un gros tablier de toile écru. Du gris, du noir, du blanc. Le Nain aurait fait un chef-d'œuvre de cette femme. Elle ne s'était pas tournée, mais nous vîmes un instant son profil. Noble visage! La joue, du haut en bas, était marquée de longues rides, empreintes de ses années de travail, toutes pareilles, et toutes enregistrées là. Le ton m'en parut chaud, celui des vieilles écuelles colorées par le feu. Et elle était modeste. Pourtant, elle s'imposait. C'était l'âme de cette

cuisine. Elle avait à gauche un fourneau sur lequel elle tournait une sauce; du café se préparait devant elle; à sa droite, un gigot grésillait, embroché sous la hotte d'une haute cheminée. Elle le surveillait de près et pensait : « Ils sont là. Plus une minute à perdre! » La fenêtre ouvrait sur la mer et le soleil.

C'était l'heure des étincellements. Clotilde travaillait mi dans la lumière, mi dans l'ombre, tantôt sagement retirée comme une fourmi discrète, et tantôt rayonnante comme une abeille chargée.

Clemenceau ne disait rien : il avait les yeux sur elle. Et tous trois, silencieux, nous regardions Clemenceau tout en la regardant. Albert ne bougeait pas. Est-ce que Clotilde comprit que son

maitre allait parler, 4 voix très basse d'abord, d'une voix qui nous parut être un souffle du cœeur ; elle arrêta le gigot... On n'en-

tendit plus rien que l'écoulement du café. Les cuivres et les carafes scintillaient dans le soleil. Jamais je n'ai vu de salle 4 manger qui valit cette cuisine-la.

Clemenceau commença par nous faire signe, des yeux, de la main : 11 semblait trop ému pour en exprimer davantage ; il nous montrait Clotilde., De la tête, alors, nous répondimes que nous pensions comme lui. Et, dans sa moustache, il murmura seulement :

— Elle est belle, hein?...

I] avait parlé bas, mais avec une splendide autorité du regard. I] avait pris l'attitude forte d'un vainqueur. On sentait que sa poitrine se gonflait d'un orage — un orage de tendresse mais de tristesse aussi, — et dans un roulement de voix ot son cœeur d'homme bondit vers nous, il dit, remontrant Clotilde :

— C'est comme cela que j'ai fait la guerre !

Ah! Dieu! Comment ai-je pu ne pas me jeter sur ses mains, les serrer, les garder! En trois mots il venait de dire ce qu'on n'oubliera jamais, tant qu'il y aura une 4^{me} en France pour respirer. Et nous venions de vivre un instant ineffable en voyant le rude visage parcouru du frisson de la plus cruelle victoire.

D'une voix haletante, il poursuivit :

— Clotilde va, elle va, et elle ne s'arrête jamais !... Elle est de la Vendée.

Elle est magnifique! Elle sait que la vie ne vaut d'être vécue que si nous allons toujours, toujours, au delà de nos forces !

Et ses yeux fixaient le dos penché de cette femme de bien.

— Qu'est-ce que nous sommes? mur-

mura-t-il. Un instant du Cosmos! Mais cet instant nous pouvons lui donner de la noblesse, c'est-à-dire que nous le devons, et c'est ce qui s'appelle vivre comme il faut. Personnellement, je n'ai commencé de vivre comme il faut — curieux destin! — qu'à l'âge où les autres meurent, au jour tardif où j'ai décidé de vaincre... parce qu'il fallait!...

Oui, c'est par volonté que j'ai cru à la victoire : elle était nécessaire... Alors, même en dormant, j'étais tendu et obstiné. Les AHemands occupaient Noyon, je commandais de Paris. S'ils avaient pris Paris, je me retranchais sur la Loire, je me retirais dans Poitiers, je m'enfermais dans Toulouse, je m'adosais aux Pyrénées. Et là, on serait tous morts, debout !

I] avait les poings sur la table, de

rudes peings crispés, dans ses deux

10s CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE gants gris de fer, qu'il ne quitte jamais.

I] était de pierre, le front barré, carré, comme s'il entendait les bottes des Boches, mais ses prunelles étaient en or, comblées de soleil, qui lui aussi est un vainqueur. Mon cœur battait. Je me répétais : « Il nous a sauvés... Il nous a... »

— Messieurs, reprit-il doucement, avec tout ce qu'il pouvait mettre de gentillesse d'âme dans son regard et sa voix, sous ses

males sourcils et sa forte moustache, Clotilde aurait pu être un très grand général!

Cette phrase charmante nous dérida. |

— Heureusement, dit Buré, que nous en eîmes de ce genre-la !

Cette phrase gaillarde le rembrunit.

— Nous n'en edimes que ce qu'il faut ! Laissons-les, et mangeons. Albert,

apportez-nous cette merveille qu'on appelle : un « homard a la Clotilde ».

Albert, un plat en main, s'avanca vers la table. Clotilde ne broncha pas.

— Messieurs, servez-vous royalement !

Buré, se servant, reprit :

— Une des gloires de la France, c'est d'avoir eu des généraux humains.

— Une des gloires de la France, dit Clemenceau vivement, c'est d'avoir pris 4 la gorge les défaitistes !

I] siffla ce mot plus qu'il ne le dit, et c'était de colère; on la vit se tordre dans ses yeux comme un serpent.

-- Pardon, dit Pons, était-ce laffaire des généraux?

— Pas plus que des musiciens, bien sir! dit Clemenceau. Mais que pensezvous, Monsieur, d'un général a l'esprit défaitiste? Et

de plusieurs généraux dans cet état d'esprit? Un matin de 18 — vous

vous rappelez 18? — j'apprends qu'il

y en a seize seize bonshommes parsemés d'étoiles — qui disent tout haut, dan' leurs bureaux et dans leurs mess, que tout est perdu! Je n'hésite pas, je cours chez Foch, je lui aligne les seize noms pour qu'il les mette a pied.

Il a fait ca très bien. Is étaient le lendemain tous les seize a Limoges. Ah!

Ah!.Un général qui ne croit pas a la victoire! Mais il n'est même pas digne d'être caporal! Quoi donc? A cause du drame, de Vhorreur, du désastre?

Raison de plus ! Qu'est-ce que le devoir, qu'est-ce que le courage, si ce n'est pas de croire quand il y a doute? C'est bien malin, quand on est sir!

@h! ce haussement d'épaules!

— D'ailleurs... comment voudriezvous avoir des généraux? Vous les habituez a obéir, a servir toute leur

vie, tout le long de leurs grades, dans des casernes! Puis, tout a coup, vous les mettez sur un champ de bataille, et dans le bruit des canons, vous leur dites : « Commandez! » Vous ne pouvez compter que sur le hasard, qui tous les deux mille ans vous donne un monstre, Alexandre, Napoléon, ou un deminionstre, Mangin.

— An! celui-la, quil était beau!

déclara Pons.

— {l n’y avait pas plus beau a la gueule des canons! affirma Clemenceau.

Mais en temps de paix, il était...

génant... inutilisable. Il entra dans les bureaux, et il donnait la diarrhée aux fonctionnaires, qui fonctionnaient trop |

Pons fut heureux. Il s’exalta de tant de jeunesse et de tant de verve.

On repassa le homard. Quel parfum!

D’un art accompli! Mais savourant ce plaisir, je regardais Clemenceau, lui retournant en moi-même son compliment de la matinée : « Français! français terrible !... » chez qui de si graves faiblesses ruinent de si belles ardeurs!

De toute son ame, cet homme a chéri sa patrie. Et son délice, sa vie durant, fut d’humilier l’armée... N’était-ce pas sur lui-même qu’il venait, devant nous, de hausser les épaules?

Eh bien, je le crois! Car il reprit très doucement :

— Il faut prendre l’humanité telle qu’elle est ! De qui, de quoi les victoires sont-elles faites? Ne dites pas qu’on ‘choisit ses collaborateurs! Je voulais Du Guesclin. J’ai pris ce que je trouvais.

— Monsieur le Président, dit Buré qui est un cceur loyal, vous avez eu

Foch, vous avez eu Pétajn, vous avez eu Fayolle, vous avez eu Weygand !

— Et vous autres, dit Clemenceau, éclatant de rire, vous avez eu Joffre!

Celui-la, Pons, il est pour vous. A mettre en musique! Marche lente! Un prodige! Il n'y en a jamais eu deux capables de reculer aussi loin! Il dormait la nuit, le jour, sous la tente, sur son cheval, et si on venait lui dire : « Général, les Allemands... »

il disait : « Ah! ne m'éveillez pas encore! » C'est un grand bonhomme :

il a sauvé Paris... qui en vaut la peine ; et je l'ai déjà vu dans 'un catalogue de soldats de plomb!

— Bravo! dit Pons.

— Mais je redis, fit Buré, que vous avez eu Weygand, que vous avez eu...

— Et vous. allez avoir, après le homard a la Clotilde, dit Clemenceau,

un gigot... clotildien, qu'on appellera simplement de pré-salé, pour flatter la Nature et ne pas gêner Clotilde.

Entendit-elle? Aucun mouvement.

Nous nous taisions. Alors, il reprit de lui-même :

— Weygand.. c'est quelqu'un... il m'a résisté. Mais... c'est un violent. Si l'occasion se présente, il sera un grand soldat. Sa violence, méfiez-vous, peut l'emporter jusqu'à devenir un grand civil!

Il était essoufflé. Il respira 4 fond.

— Pétain... outre ce que tout le monde sait, il y a ce que vous ne savez pas. C'est un homme qui n'a pas de vanité. Cela c'est rare, et c'est bien!

En mai 18, brusquement, brutalement, Foch me dit : « Je n'ai pas les chemins de fer. Je ne peux rien faire sans eux!

Il me les faut | » Il était toujours comme

un explosif; je ne déteste pas cela, seulement je réponds tout de suite :

« Les chemins de fer, ce n'est pas un chef de gare qui les a, vous savez, c'est Pétain ! — Il me les faut! hurle Foch.

— Bon! » Je n'aime pas qu'on me dise les choses deux fois, même si je les demande trois. Je file 4 létat-major de Pétain. Dans ces cas-la, il n'y a pas deux méthodes : il faut foncer; je fonce! J'entre et je dis : « Mon général, vous avez les chemins de fer? — Oui.

— Eh bien, donnez-les! — Bon! »

Ah!... dame, je n'en revenais pas...

Je Vai fait répéter. S'il n'avait pas été général, je l aurais embrassé !

— Bravo! redit Pons. On ne sait quel est le plus beau!

— C'est Foch, dit Clemenceau _ très tranquillement. Nous avons eu des différends. I] était militaire... il ne

sentait pas clairement la suprématie du pouvoir civil. Mais,je l'admirais!

D'abord, il était enragé de se battre, et quand on a les Allemands chez soi, c'est une bonne disposition. Ensuite, toujours, partout, il a été optimiste!

— Comme vous! dit Pons illuminé.

— Hélas! dit Clemenceau, je l'aurais voulu. Je me disais : « La victoire, il la faut... il la faut, puisqu'il y a de la grandeur à préserver! » Mais... de la a en être sir, toujours!... Eh bien, il y a deux gaillards, un grand homme et un serin, qui sans cesse me redonnaient la foi. Le grand homme, c'est Foch : il n'a jamais douté, même aux pires heures de 18, à croire que lui aussi il entendait des voix! Quel feu dans l'imagination! Dès qu'on reculait, il m'affirmait : « Nous les chasse-

rons! » Et puis, il y avait le serin :

c'était Loucheur. Avec sa tête ronde, il entraînait dans mon cabinet comme la lune se pose sur horizon. Toujours content de tout, des opérations, du pays, de lui-même. Je le regardais :

j'éclatais de rire! Et il me donnait la force d'être rayonnant de confiance...

jusqu'à ce qu'il revint.

Il baissa les yeux sur son assiette.

— Malheureusement, il y avait Ignace!... Le meilleur des hommes, dit-il avec un sourire triste. Même le meilleur des Juifs! Seulement, il était fait pour la paix. Si Dieu existait — mais Dieu n'existe pas — Dieu l'aurait accueilli dans son sein, pour sa bonté. Moi, j'étais obligé de le rejeter du mien... pour sa faiblesse! [1

était sous-secrétaire d'Etat a la Guerre, et il passait ses nuits, le malheureux, sur les dossiers des condamnés a mort.

Le matin, il apparaissait pale, balbutiant ; il me disait : « Je vous en supplie, examinez ce cas-la! » Je sursautais :

« Ignace, je me fous de votre cas! »

Ah!. bien oui! I] s'accrochait 4 mes basques, en bon hébreu : « Monsieur le Président, si en toute conscience nous pouvons accorder une grace... »

Alors, je le prenais par le bras, je le secouais, je rugissais : « Ignace, Ignace, il y a la guerre, mon ami! Qu'est-ce que vous voulez bien que ca me fasse que demain on fusille un misérable ou un demi-misérable? Pendant que nous discutons, on tue mille innocents ! »

Clemenceau était devenu tres pale, sa bouche tremblait. Mais tout de suite, en hochant la tête,il se força A sourire:

— Un jour, il revint a la charge trois fois... Je m'en pouvais plus. Je tapai ma table, et m'écriai: « Vous re-

fusez de fusiller celui-la? En voulez-vous un autre? Il y a Mandel. Prenez-le! »

L'imprévu de cette boutade nous mit tous dans la joie. Il dit :

— Je vois qu'il est de vos amis. Bon, Calmez-vous. Albert, donnez les mojettes avec le gigot. Elles vont vous apaiser. Les mojettes sont une création délicieuse. Ce sont de petits haricots de Vendée. Vous gotiterez cette douceur.

Ah! la Vendée donne de rares choses!

C'est comme le mais. Mon Dieu! ot ai-je la tête? J'aurais di vous faire faire une galette de mais. Mais ce sera pour ce soir... si je peux avoir dans la journée un rendez-vous avec Clotilde!

Rien n'indigua qu'elle entendait.

— Je lespère sans vous le promettre, dit Clemenceau. Dans ce moment-ci elle prépare ses ceufs au lait, par conséquent elle ne peut pas répondre. Elle

surveille tout ensemble, mais elle ne fait jamais qu'une chose a la fois. C'est un chef, ce n'est pas un député.

Sur ce mot-la, il agita la tête avec désespoir.

— Grand Dieu! Je me moque parfois des généraux! Mais il y a des généraux dont on pourra parler aux petits enfants, quand on leur racontera la guerre; tandis que les hommes politiques! Mes amis, mes pauvres amis, dites-vous seulement leurs noms: vous aurez le cceur sur les lèvres! Ils étaient ma terreur, lorsque j'ai pris le pouvoir en 17. Je voulais sauver la France, je le voulais, mais me disais : « Ils ne le permettront pas! Ils me fusilleront avant trois semaines! » Pour moi, je m'en moquais bien! A soixante-seize ans !...

Il était la comme un bloc, immobile,

pareil au poteau. Albert le servit

— Seulement... il fallait vaincre! Il fallait sauver le passé, sublime. Alors, une fois de plus, j'ai foncé sur eux, sur eux tous !

Il attaqua sa tranche de gigot.

— Et je les ai eus!

Puis il eut l'air de réfléchir, et je ne sais lequel de nous langa :

— Poincaré a dit... vous fatiguer?

« Poincaré!... » Il murmura ce nom avec une moue d'accablement. Nous comprimes qu'il ne remuait pas des sentiments très tendres. Nous étions attentifs.

— Reprenez des mojettes, dit-il paisiblement. |

Albert s'élança. Mais au-dessus de la table, l'esprit de Buré eut le même élan :

— Parlez-nous de Poincaré !.

Clemenceau le regarda de deux sombres yeux chargés de souvenirs :

— Ne me tentez pas!

Puis, d'une voix amère et convaincue :

— Poincaré!... C'est si pauvre en temps de guerre !

Et ce fut le silence.

Mais comme il aime la cruauté rapide, qui ne traîne pas, il reprit vivement :

— Laissons ce sujet!

— Oh! fit Buré, nous connaissons Poincaré...

— Raison de plus!

— Nous savons que c'est un travailleur, un grand commis...

— Reprenez du gigot!

— ...que c'est un avocat.

— Un avocat! Alors, vous ne savez rien! Ne reprenez pas de gigot!... S'il

n'était qu'un avocat, il serait supportable! Poincaré, c'est deux avocats!

Il entre dans la Ruhr, et il plaide le dossier de l'occupation, mais en même temps, dans son tiroir, il a le dossier de l'évacuation. Quand je dis son tiroir, c'est un meuble tout entier! Et il en a un autre pour ses alibis!... Non, il ne faut pas que je parle de Poincaré... Je m'échauffe... Albert, l'entremets. Vous allez voir un tour de force de Clotilde.

Nous étions résignés. Personne n'insista plus. Alors, il eut un regard comme un éclair.

— A moins, dit-il, que vous n'ayez des enfants!... Vous en avez? En ce cas... je vais vous dire tout de même une histoire, une seule, à leur usage, qui leur donnera le goût de la grandeur.

Il était bien calé, les coudes sur la table, et il reprit avec satisfaction :

— La scène se passe en février 18, un soir où Paris est bombardé par avions boches. Je suis dans mon bureau de la Guerre. Les bombes dégringolent sur le faubourg Saint-Germain ; elles se rapprochent du ministère. Evidemment, ce n'est pas M. Raymond Poincaré, de l'Académie française, qui est visé. Moi, je travaille. Mais j'entends des bruits de portes ; mon petit personnel devient nerveux. Tout à coup, je vois entrer mon chef de cabi-

net comme une trombe. Il me dit : « Savez-vous ce qui se passe? » Je crie « OU? Au front? — Non, al'Elysée ! »

J'éclate de rire: « A l'Elysée, jamais rien ! » Et je me remets a travailler. Mais il insiste : « Le Président de la République, dit-il, les yeux hors de la tête, le Président a fait... — Une couleuvre? — Bien pis que cela! Il a fait descendre la Garde a la cave! — Quoi?... » Je me

rappelle que je suis resté béant ! Je le suis encore, rien qu'au souvenir. Ce sont de ces choses qui demandent une contemplation muette. Tout commentaire affaiblirait Pamer comique de ce genre de bourgeoisie... Ainsi, il avait fait descendre.... Ah! je brdlais de le voir!

Puis... le bombardement a _ cessé. — Mais le lendemain, j'ai fait en sorte de rencontrer ce Monsieur. J] avait son air terriblement civil. Je lui ai dit a brale-pourpoint : «Monsieur le Président de la République Française, est-ce que vous possédez un petit code d'instruction militaire? [Est-ce que vous connaissez les articles du service intérieur?

— Relativement A quoi, mon cher Président du Conseil? a-t-il repris de sa voix flatée. — Relativement aux guérites. — Que voulez-vous me dire? — Ceci, Monsieur le Président de la République, que

quand vous videz les guérites de leurs soldats, il faut de toute nécessité les remplir par vous-même, car jamais, je vous assure, jamais il ne se peut qu'une guérite reste vide! » La-dessus, demi-tour. Et j'ai su depuis qu'il n'avait pas compris. Pauvre homme! Est-ce que moi je le comprends !

Il regarda la mer qui étincelait.

— Voila pourtant, mes chers amis, les artisans d'une magnifique victoire !

Ce personnage élyséen, qui conserve la Garde a la cave, et les Anglais — n'oublions jamais les Anglais! — qui en 18 ont conservé leurs troupes... par la déroute! Je ne me moque pas. Ils étaient en déroute, sans panique. lis s'en allaient.

Ou? N'importe ot! Ils n'étaient pas chez eux; ils ne sont jamais chez eux :

voyez Vhistoire au cours des siècles.

Alors, même battus, ils restent indiffé-

rents. Et c'est, en dépit de tout, ce qui me donnait confiance. « Ils tiendront toujours! » me disais-je. D'autant plus qu'ils se font tuer : c'est un peuple qui a de Vhonneur. Puis les autres arrivaient de la-bas, de leur Amérique, — appui moral considérable ! Car pratiquement... ce sont des gens bizarres — des gens qui ont fait tuer vaillamment solxante-quinze mille des leurs au lieu d'une douzaine, des gens qui, en tête d'un convoi, s'arrêtent pour boire, bloquent quatre cents camions, tuent leur cheval d'une balle dans Vloreille parce qu'il ne veut pas manger, et le laissent pourrir en travers de la route!

Le plus bizarre était Wilson. On ne sait que dire de cet homme. Il paraît qu'il rendait sa femme heureuse : je crois que c'est tout ce qu'il faut dire. Car

pour le traité de paix nous a-t-il assez

cauchemardés! Il ne savait pas plus de géographie que les autres, seulement sa tête de pion faisait croire qu'il en savait, et il était tétu comme tous les pions. Je me rappelle que je voulais la Sarre; il ne voulait pas nous la donner. Il a fini par me dire : « Si c'est cela, je me rembarque! » J'ai répondu :

« Parfait ! Je vous reconduis au bateau ! »

I] s'est enfermé quatre jours dans son hôtel. Le cinquième, nous avons la Sarre.

Clemenceau eut un rire de prise de possession. Puis ses yeux rencontrèrent nos assiettes.

— Comment! Albert vous a servi les œufs au lait? Et vous ne me coupez pas la parole par des cris d'allégresse!

Allons, en voilà un tout de même qui n'en revient pas! Buré, gare à votre

ventre !... Pons, musicien, se demande

comment s'obtient cette harmonie. Et Benjamin, candide, contemple de loin Clotilde, comme si Clotilde pouvait répondre à Benjamin! Elle fait son café, Monsieur! Moi, je vais vous expliquer.

Vous avez toute votre vie, dans vos maisons, mangé des œufs au lait, où il y avait neuf blancs et un jaune! Eh bien, c'est absurde! Le chef-d'œuvre se fait — ce n'est pas malin, il fallait y songer — avec dix jaunes et un blanc!

— Ah! Ah! Inouï! Sublime!

Ce fut un concert de gorges dans la satisfaction. Clotilde tournait le dos obstinément, mais le soleil dorait le contour de la figure et les épaules de VPhumble artiste. Cuisine faite avec soin, avec cœur et amour, grande cuisine, qui ne serait pourtant que de la cuisine, si Clemenceau, derrière, dans le parfum délicat de ces choses si douces au corps,

ne faisait lever de grandes visions pour Pesprit.

Tandis qu'il nous redisait :

— Mangez!... Mais mangez donc de cette merveille consolante !

Je songeais quel effort fut cette vie.

Quelle tension ! Et quelle peine au total, puisque tout y fut lutte, que sans cesse il a soulevé le médiocre et l'incapable.

Soudain, je entendis qui disait :

— J'ai eu tout... tout ce qu'un homme peut avoir!

Il avait changé d'expression, son rude visage apaisé. Il y a souvent ainsi chez Clemenceau une pénétration brusque des pensées de ceux qui se tiennent près de lui. J'en suis sûr, j'en fus trop frappé. On épouse son sentiment, il en a intuition; et dans l'horretr qu'on le plaigne, il se redresse, puis

comme les troupes il défile.

— Eh oui! dit sa voix ferme, j'ai vécu les plus grandes heures qu'un homme. puisse vivre en ce monde!

Mais cette chance même l'attendrissait. Je compris qu'il remercia.. le sort, et le vieux soldat de nouveau s'abandonna : .

— Lorsqu'on a connu l'armistice, mes enfants |}...

Son cœur tremblait. On avait envie de l'embrasser.

— Ah! fit-il, quand j'ai su que c'était fini, qu'ils avaient signé, moi qui attendais cela depuis cinquante ans — c'est long pour le cœur! — je n'ai pas pu dire un mot, j'ai pris ma tête dans mes mains, je me suis mis à pleurer... à pleurer !

Nous étions suspendus à ses lèvres.

— Puis... je ne tenais plus dans mon

bureau, et j'ai voulu, 4 onze heures,

aller entendre aux Invalides ce canon qui devait annoncer que les autres ne tueraient plus. Quand j'arrivai sur l' Esplanade, à deux pas de la grande porte, il y avait un bonhomme qui m'attendait, dans un costume de général, avec une tête de sous-off. Je me détourne, et je vois "un autre bonhomme, en bronze celui-là, qui nous regardait. Je dis à celui, qui n'est pas de bronze: « Tiens !

Qui est-ce donc? » Il me répond avec un sourire qui lui fait des rides jusque sur son képi: « Mais c'est le prince Eugène ! »

Je saute : « Le prince Eugène? Eh bien, il en a de la chance! Il a trahi la France! Et il est là en bronze? — Il est... Il a... Comment?... Quoi donc?...

— Mon général, lui dis-je brusquement, écoutez bien le canon. Il annonce qu'en dépit de tous les traîtres, la France, une fois de plus, est sauvée !

La-dessus, Clemenceau leva son verre:

— Quand on a vécu cela, on est prêt a mourir, — sans regret !

Nous n'applaudimes pas, mais nos cœurs prenaient le rythme du sien, Nous avions devant nous, — et nous en sentions le prix, — un des plus hauts exemples de ce triste bonheur que Vhomme appelle la Gloire! Bonheur tumultueux et si court, puisque, pareil a tout dans ce monde, il connaît la mort. :

Et lui, comprenant que nos Ames étaient toutes proches, il continua, dans Vamitié, A nous confier ce qui enchantait ou bouleversait sa mémoire. Le soleil, par un rayon droit, semblait d'ailleurs, en le réchauffant, Vexhorter a nous dire Pessentiel. Et Pons, d'avance, cria:

« Bravo! »

C'est alors qu'il nous dit qu'après le

41 novembre il n'avait plus rien eu, rien connu qui valit la peine. Tout résumé en une journée.

— Et ce fut fini! dit-il.

Oh! le mot révélateur, et si bref dans sa bouche! J'ai compris a l'entendre que la guerre était 4 sa taille, pas la paix... La signature, dans la Galerie des Glaces, comme en 70! Que ce pouvait être beau! Mais il aurait fallu être seul avec les Allemands, seul en face d'eux, pour se pénétrer de leurs traits de barbares humiliés. I] y eut tout le monde.

Ce fut une foire. Clemenceau avait des gens sur les genoux!... Enfin, on vécut la journée du 144 juillet 419. Celle-la encore eut pu être une splendeur. Voir rentrer les soldats, leur voir passer l'

Arc de Triomphe, et descendre la grande avenue! Mais il ne faut pas être Cle-

menceau ; car Clemenceau dut assister

a ce spectacle de gloire dans la tribune des parlementaires. Comme dit. Hamlet :

« Quelle odeur! » Dès le début, il était a bout. Il avait fait signe & Brabant, son chauffeur : « Tu me tireras de la, des que tu pourras! » Brabant est venu trop tôt. On apercevait encore la dernière baionnette, il accourait chercher le Président. « Par où passer? » lui demanda-t-il.

— Je ne connaissais qu'une rue ce.

Le jour-la, dit Clemenceau, les Champs- Elysées. Nous la primes. Mais... je suis sans doute reconnaissable, puisque aussitôt l'on m'a reconnu. Alors... ce fut affreux! La foule assaillit ma voiture. Par grappes les gens s'y accrochaient :

des hommes, des femmes, qui me tendaient leurs petits, et criaient, en haletant : « Vive Clemenceau! Vive Clemenceau!» Tout de suite, je fus accablé!

Tout de suite, je fermai les yeux... pour ne plus les voir! Mon Dieu ! ces gens que j'avais sauvés, ces français que j'avais tout fait pour délivrer de l' Allemagne, je ne pouvais plus les regarder, ni les entendre. Ils me louaient ! Etais-je donc digne d'éloges? Et je me disais avec une amertume qui devint de la peine, puis de la détresse : « Ils ne savent pas !... Ils ne sauront jamais toutes les défaites de la Victoire... le gachis, les appétits, les idiots, les canailles, tout ce qu'on ne peut pas leur dire, tout ce que je sens,

tout ce que je sais! Eux-mêmes peut-être déjà ont oublié leurs deuils...

Alors... ils ne peuvent comprendre que je ne rie pas, que je ne crie pas, que je n'en puisse plus d'être parmi eux! » Et je souhaitais mourir, mourir sur-le-champ, puisque je n'étais pas

fait pour le bonheur !

Il venait de fermer les yeux en revivant cette grande scène. Une minute s'écoula de pieux silence.

— Allons, soupira-t-il, n'y pensons plus! Tout cela n'est pas limportant, qui est d'agir, et de croire quand on agit. J'ai dans mon cabinet, 4 Paris, un héroïque Daumier : Don Quichotie et Sancho. Ce fut le cadeau de mes ministres, quand nous nous sépardmes.

Sancho congestionné, rouge sur son ane, somnole. Il a un ceil qui se ferme, et on sent que lane se fiche par terre :

c'est Vimage des neuf dixièmes de Phumanité! Puis... il y a le grand homme, les yeux au ciel, aussi droit que sa lance, et qui a l'air de monter dans son rêve. C'est sublime! I] me suffit de regarder ce chef-d'oeuvre pour faire taire tous mes regrets. Haut les

cceurs! disaient nos pères, et tant pis

si nous avons une Rossinante entre les jambes !

Il se leva.

— Messieurs, nous allons prendre le café dehors, face & la mer. Sa seule vue vous redonnera du bon sens, après tout mon dévergondage de paroles...

Car nous sommes de jolis nains! Le plus bouffe, c'est que nous nous attribuons de Vimportance, oubliant que chaque réussite n'est due qu'au hasard le plus surprenant !

Il respira en se renversant un peu :

— Dans mon cas, tenez, je ne songe jamais sans un frisson a la première, toute première cause de la victoire... Elle porte un nom dramatique |...

Il prit un temps, très long. Puis :

— Le meurtre de Jaurés! fit-il sourdement.

Et ce fut une image noire sur ses yeux, d'ou tout lor disparut.

— Si Jaurés, continua-t-il d'un ton qui montait et devint aigu et douloureux, n'avait pas été tué, je serais peutêtre arrivé au pouvoir; mais ce dont je suis sar, c'est que je n'y serais pas resté! J'étais debout, et je criais aux Frangais : « Je fais la guerre! » Lui se serait trainé a genoux, sanglotant :

« Faisons la paix! » Le monstre! En une séance, 11 m'aurait renversé! Voila de quoi, mes amis, dépend le sort d'une nation : d'un assassin...

Buré 'cherchait mon regard. Nous étions tres émus. Cet homme est capable des plus cruelles erreurs et des plus déchirantes vérités. Mais s'il devina nos troubles, il congut un amer plaisir; et il y eut peut-être de cela dans la brus-

querie gaie avec laquelle il remit son

chapeau poilu, et il s'en alla résolument vers Clotilde.

Il la prit doucement par le coude.

Elle tressaillit et enfin se retourna.

— Clotilde, dit-il, en nous faisant signe pour que nous avançons, je vous présente ces Messieurs, qui représentent provisoirement la France.

Nous nous inclinâmes. Clotilde salua.

Elle avait des feux aux pommettes et son front perlait de sueur. Que lui dire d'assez généreux?

— Clotilde, fit Clemenceau, la France est bien nourrie, et elle vous remercie !

Nouveau salut. Elle essuya ses mains rugueuses, carrées des doigts, rouges aux poignets, sur son rude tablier. Ses longues rides s'éclairèrent d'un sourire de bonheur, et en même temps gauchement émue et émouvante, elle balbutia :

— C'est moi qui remercie ces Mes-

sieurs... Et... s'ils veulent pour ce soir une galette de mais...

Ah! la brave créature!

— Nous la voulons, dit Clemenceau.

De lceil, il nous montrait la porte :

« Maintenant, sortez. Vous serez gentils... » Nous sourîmes et partîmes. Mais sur le seuil, avant de passer, nous l'aperçûmes qui faisait asseoir Clotilde & sa table, & notre place, et il dit simplement & voix basse :

— Albert... servez-la, mon ami!

ST

Elle est charmante la maison du Président, paisible et rustique, mais elle a un prolongement sauvage : c'est une hutte en brandes, accotée a son flanc.

Cette hutte, noire et hérissée, s'ouvre en face de la mer; le pied y enfonce dans le sable mou; on s'y retire pour y trouver l'ombre, mais on y étouffe & Vabri du vent; et sans voir le soleil on y grimace, aveuglé par le sol, l'eau, le ciel, qui ne sont vers l'heure médiane du jour qu'étincellements.

Clemenceau n'a pas souci de tout cela: d'abord il est rude, il résiste; et puis il suit, la comme ailleurs, le train

rapide de ses pensées. Or, c'est dans cette hutte qu'il nous fit deux colères, coup sur coup — il n'y eut entre elles qu'un bref apaisement — deux colères dignes d'Achille, j'entends comme ce héros seul edt pu en avoir, si les Parques avaient consenti de filer plus de quatrevingts ans la trame de sa vie, — deux colères nourries et éclatantes.

_D'abord, une explosion de ranceurs accumulées — par son père et par lui — contre cette religion qui Jirrite entre toutes : le christianisme. I] veut, il croit sen lbérer; il la rejette et la calomnie. Ce n'est pas assez : il ne veut plus de Dieu, pour mieux se donner aux hommes et a la science. Avec elle il s'enivre ; mais y a-t-il une ivresse durable? L'esprit peut se satisfaire encore avec des faits, tandis que le cceur, ce cceur terrible... il faut le forcer a croire

qu'il aime... ce qu'il ne peut aimer. De la a forcer le ton! Et ce fut sa seconde colère.

Le courrier servit de premier prétexte. Pons, une fois de plus, venait de s'éclipser ; Buré restait réveur ; Albert offrait le café.

— M'sieurs dames, bonjour, grogna le facteur, sa boîte d'un côté, son sourire de J'autre. :

I] tendit des lettres 4 Clemenceau, qui prestement regarda l'envers.

— On ne les a pas ouvertes! Est-ce que Caillaux ne me surveille plus?

Le facteur de rire niaisement en se retirant de travers, tels les crabes.

Clemenceau, d'un dc'gt prompt, fit sauter une enveloppe, et il éclata de rire.

— Encore une!

I] nous regardait avec satisfaction :

— C'est une lettre de femme... Une

de plus qui veut me convertir! Ecoutez bien :

Puis il nous lut :

— Monsieur le Président, Vheure est sonnée. Qu'est-ce qu'elle en sait? S'il me plaît a moi de vivre deux cents ans?...

Prétez Voreille a la voix de Dieu... Je prête, Madame, mais je n'entends rien!

Ah! les folles! Et c'est la troisitme en un mois! La première est venue me voir. Elle m'a dit : « Vous devez croire en Dieu, puisque c'est lui qui vous a suscité! » J'ai répondu : « Madame, jen suis

sir, mais alors c'est a lui aussi a me convertir!» La seconde m'a télégraphié : « Voudrais sauver votre dme.

Connais dominicain. Que faire? » Réponse payée. Je lui ai renvoyé une dépêche : « Madame, oubliez-mot!...

Georges. » Une semaine a peine se passe, et un bénédictin m'écrit : « Monsieur

CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE 147 le Président, st je m'élançais — il en avait crevé sa lettre! — et st je venais me jeter & genoux sur la puerre de votre seuil, que feriez-vous? » J'ai pris ma meilleure plume — elle était d'oie — pour lui répondre : « Mon Père, je vous apporterais un paillason ! »

Il était encore de fort bonne humeur, et je me rappelle qu'il rit encore. Il venait de nous faire asseoir dans deux fauteuils profonds ; lui-même s'était posé sur une sorte de billot, comme en possèdent les cannibales pour couper leurs parents en petits morceaux mangeables.

Il goïta son café en nous le vantant:

un cadeau du Brésil. Bref, on jouissait de la paix, quand ayant repris sa lettre, il eut un frémissement :

— C'est un mot d'ordre! dit-il.

Il m'envoya le regard précurseur des batailles.

— Un mot d'ordre des curés! Les curés veulent m'avoir. Et ils me font écnire par leurs bigotes !

Je m'absorbai dans mon café.

— J'en suis sûr, reprit-il, j'ai des preuves! A Singapour, un missionnaire m'a dit : « Je sais qu'une sœur 4 Paris s'occupe de vous! » Ce qui veut dire: la sœur papote avec son curé, le curé a écrit a Pévèque, Pévèque en a référé au pape, le pape a donné des ordres partout, même a Singapour !

Ai-je eu l'air stupéfait ou ironique?

C'est là qu'il s'enflamma.

— C'est un complot! Je ne peux plus passer dans un village sans que le curé sorte de l'église pour me_ regarder passer! Vous trouvez cela normal? [Il y a des rabatteurs et des filets tendus.

Mais je suis un drôle de gibier, je passe entre les mailles !

Il en avait les sourcils hérissés. Je demeurais impassible. Qu'avais-je à dire?

Alors, dans un sursaut: —

— De quel siècle êtes-vous donc tous les deux pour rester là comme deux bénitiers pleins d'eau morte, lorsque je parle des .curés? Buré, votre âge?

— Hélas! Plus de cinquante ans, Monsieur le Président.

— Mon Dieu, il y a encore des gens de cet Age-là! Quant à l'autre, je ne l'interroge plus, il est à la mamelle.

Alors, tout s'explique. Vous ne savez pas ce que c'est que les curés! Vous ne savez plus rien. La guerre vous a vidé le cerveau. La beauté de la Révolution, les horreurs de l'Eglise, vous avez tout oublié! Grand bien vous fasse..., mais c'est à désespérer du Progrès !

Puis soudain, plus violent :

— Je voudrais que vous me montriez

un chrétien, moi, un seul! Pas un curé!

Un chrétien !

Son bras partit vers moi :

— Un chrétien, Monsieur, c'est un homme qui pratique la doctrine du Christ. Or, je regrette, mais il ne pourrait pas vivre en société!

Quelle véhémence! Je ne bronchai pas. Il brandit sa canne.

— Le christianisme, folie! « Aimer son prochain comme soi-même! » (Il haussa les épaules.) Et ce marché entre Vhomme, pauvre idiot, et le maitre de Univers, ce tyran! Basse soumission !

Le chrétien tire sur Dieu une lettre de change : en quoi est-il plus noble que le juif?

La-dessus, des exclamations, des interjections, du mépris pour les hommes, et du défi pour Dieu :

— Je lui répète toujours la même

chose, moi, 4 Dieu : « Si tu n'es pas content de rmoi, tu n'avais qua me faire autrement ! » Qu'il me réponde !

Puis de la main il nous envoie promener, nous créatures, avec le Créateur. La tête est surprenante d'obstination : c'est celle d'un Franc qui résiste au baptême. Au bout du bras s'agite une canne, mais une hache conviendrait mieux. Impossible de rester en place ; il attaque; il voudrait foncer ; le pied même, dans la

chaussure, est impatient. Ah! cet anticléricalisme, comme 11 lui tient au cœur, au corps, aux muscles, aux fibres! Ce n'est pas une conviction : il ne pense plus. C'est une passion: 11 bridle; et il met le feu, par la torche de Voltaire, que son père, diable d'homme, a tenue toute sa vie sans la laisser s'éteindre. Mais il n'y a pas que leffet de l'éducation chez lui;

il y a l'emportement d'une nature dévoratrice. La lettre de femme : « L'heure est sonnée! » git sur le plateau, près de la cafetière. Il la reprend, il fait « Pouh! » il la froisse, et ses yeux fixent Phorizon : |

— Regardez la mer! Plus de couleur; elle est livide! Ne dirait-on pas que ses poissons se pament a la surface? C'est la lettre de cette bougresse qui l'a rendue malade. Si, si, il n'y a pas plus sensible que la mer, non seulement a la lune, mais a la bêtise des femmes... et des curés!

Encore une fois il a dit le mot avec fureur, tel un vieux sanglier qui secoue une meute a lui pendue. Puis il a besoin de 's'apaiser, de reprendre haleine; il cherche un air pur, il pense & Renan ; il s'écrie :

— Celui-la, le jour ot il a quitté

le séminaire, s'est conduit en héros!

Le voici debout pour lui rendre hommage.

Peu a peu il se calme; il rêve a son grand homme; il ne lui trouve pas une ride. C'est que lui-même n'en a pas.

Hélas!... une telle jeunesse est inquiétante. Elle montre de la candeur, ou de Pobstination. Les esprits ont marché, il Yignore.

Il est enflammé par des découvertes. La Science! Le dix-neuvième siècle! Taine! Berthelot! Mais, depuis...

n'a-t-on pas découvert le néant de découvrir? .

Il me 'sauterait à la gorge, si je lui disais de telles choses je les garde. J'ai le droit d'être plus vieux que lui, non de faire le pédagogue. J'ai le devoir de le rasséréner. Je dis 4 Buré comme si, depuis une heure, nous ne parlions

que du beau temps ;

— Il y a plus d'un mois, mon cher, que nous n'avons eu ce ciel-la !

Clemenceau profite du répit. Il re-

garde ce que le facteur a laissé. Tiens, un paquet d'épreuves! Il sourit, sa colère est tombée.

Je l'ai même vu à ce moment d'une gentillesse touchante. Il éprouvait un plaisir de débutant à recevoir imprimées les pages qu'il venait d'écrire, et il ne le cachait pas. .

— J'aime mon travail, mais oui!...

Je n'ai pas chémé ces derniers temps.

Même la nuit!

— Pas possible? Vous travaillez la nuit? dit Buré.

— Et ce qu'on écrit la nuit est moins brillant, mais c'est plus vrai. Je ne suis un homme de lettres, moi, vous vous en doutez !

Il me jette un regard de défi.

— Je souhaite et je crois avoir quelque chose à dire.

Sans relever son défi, c'est bien le moins que je mette mon mot :

— Est-ce vos Mémoires que vous écrivez, Monsieur le Président?

— Sdrement pas!

— Et pourquoi?

— Je n'ai pas de rancune.

Comment rendre, à deux secondes d'une injuste explosion, le ton d'humaine vérité dont fut faite cette réponse dominatrice? I] nous exprimait en deux mots qu'il n'avait plus l'âge des petites, perfides besognes. I] était revenu sur sa terre vendéenne pour retrouver ses idées profondes, et c'était avant tout le goût de la science. Alors, avec passion, en pensant à son père, à sa jeunesse, à ses _ études, en rentrant dans son vieux fana-

tisme pour la Révolution, il s'était mis,

la plume à la main, à tenter d'expliquer ou l'homme actuel en est, quand il regarde l'Univers, et fébrilement il annonça :

— Je viens d'écrire trois volumes...

Je ne savais pas en partant où j'irais. Mais je me souvenais d'une petite chienne qu'un jour j'ai perdue dans Paris. J'avais été voir des Chinois qui m'amusaient beaucoup. Ils m'amusaient trop : je n'ai plus pensé à ma petite bête. Je rentre, m'aperçois de mon égoïsme, et indigné contre moi-même, je pars à sa recherche. Elle était en train, très consciencieusement, de suivre

son chemin, flairant le trottoir et les maisons. Eh bien, je viens de faire comme elle. J'ai remonté dans ma vie, je suis repassé sur mes pas, j'ai fait un inventaire complet de philosophe et de scientifique. Je me suis

dit honnêtement : « Qu'est-ce que je sais... et de la vie et du monde? Que sait un homme qui va mourir au premier quart du vingtième siècle? » Je suis modeste, remarquez, je n'empicte pas sur l'avenir... que vous verrez, veinards!... Mais j'éclaire le présent, parce que ce qui est acquis doit l'être avec netteté. Cette netteté me donne du mal. C'est si simple de trouver des ornements, tandis que pour simplifier les phrases, enlever des qui, des que!...

Parfois, la nuit, quand je me lève, et m'assieds à ma table, devant ma fenêtre noire, sous ma lampe, je prête l'oreille, et j'entends les vagues se dégonfler avec un soupir sur le sable. J'ai envie de faire comme elles, mais les sacrées phrases, ce qu'elles tiennent bon! Ah!

elles sont dures à dessouffler! Je n'ai

pourtant jamais appris à écrire : je

devrais être naturel; j'ai fait mon premier article à cinquante-trois ans! Il fallait entendre Pelletan ce soir-la!

Je crois y être encore. Il partait dîner en ville. [Il était en habit, avec une chemise empesée, pas boutonnée. Je lui en fais la remarque. Le voilà qui, de ses doigts crasseux, s'efforce de faire passer les boutons dans les boutonnières, mais ne réussit qu'à maculer son linge. Je m'écrie : « Oh! vos doigts ont marqué! » Il me répond : « Eh bien, on verra au moins que j'ai essayé!... »

Puis il se penche sur mes papiers, et me dit : « Qu'est-ce que vous faites?

Vous êtes fou! On ne devient pas journaliste a cinquante-trois ans! » J'ai répondu : « Pourquoi? Je croyais toujours possible d'écrire aussi bien que vous! » Le pauvre vieux, il ne me l'a

jamais pardonné. Et je pense encore a

lui, quand je travaille. Il croyait a la littérature... comme Benjamin sans doute?... Buré, vous qui êtes l'ami de Benjamin, il est bien homme de lettres, n'est-ce pas? Et qu'est-ce qu'il a appris pour cela, ce jeune homme? Il répand des livres par le monde, c'est tout a fait gentil, mais quelles études a-t-il faites, ce garçon?

— Des études de lettres, dit Buré.

— J'en étais sir ! dit Clemenceau rempli de tristesse. Alors, comme les autres, il ne sait rien! Quel pays! Quel enseignement! Quelle littérature! Car elle ne peut être qu'enfantillage, tant qu'on séparera les études de lettres des études de sciences! Etudier les lettres pour en faire ! On est doué ou on ne l'est pas :

un point c'est tout. Mais si on l'est, il faut étudier les sciences, pour avoir

au moins quelque chose de juste a

dire, et d'abord l'anatomie, et ensuite la chimie. Tous les écrivains parlent de l'homme, sans même savoir ce qu'il est. Ils n'ont oublié que de l'ouvrir et de le démonter! Le directeur actuel de Ecole normale supérieure, qui est un homme bien, enfin pas mal, — évidemment, il croit que Bossuet est un penseur et Boileau un poète! C'est un universitaire, n'est-ce pas, mais malgré cela il me

plait assez, — eh bien cet homme-la a senti le drame. Il dirige des littéraires et des scientifiques ; il y a entre eux, un mur de vingt mètres, et il n'y peut rien... puisqu'il est directeur; du moins voit-il Pécueil, qui est que d'un côté, il y a des savants qui creusent un trou pour voir ce qu'il y a dans la terre, mais ils en oublient le ciel, et de l'autre, il y a des poètes qui

marchent le nez au ciel, et ils se fichent

par terre dans des trous! Or, c'est la même erreur, du haut en bas de Véchelle, dans tout le pays, des étudiants aux académiciens. Tenez, j'ai bien connu Barrés...

— Ah! mais, pardon, Barrés... se permit de dire Bureé.

— Ah! mais, pardon, j'ai la parole et je la garde! dit Clemenceau. Eh bien, Barrés, que vous admirez tous — (je me dépêchai de faire signe que le mot n'était qu'exact) — Barrés était un phénomène poétique, qui ne savait littéralement rien, et n'avait rien à dire. Il a passé toute sa vie à se morfondre, à faire des phrases sans objet, et à chercher ou s'asseoir. Je me rappelle l'avoir rencontré un jour dans les couloirs de la Chambre, Il errait comme une Ame en peine, promenant parmi des groupes d'imbéciles cette espèce de mélancolie

musulmane qu'il avait. Je laborde, je lui dis : « Monsieur Barres, vous n'avez pas l'air gai! » Il me répond :

« Monsieur Clemenceau, la vie ne l'est pas... Nous ne savons rien... ni ce que c'est que la naissance... ni ce que c'est que la mort. » Ah! par exemple! J'ai _répliqué : « Monsieur Barrés, parlez pour vous! Moi je le sais! » Et je ne le lui ai pas dit. A quoi bon? Il n'avait pas étudié les sciences, prétendait lui-même n'être

pas fait pour les comprendre, et de ce fait, il lui est resté toute sa vie une imprécision déplorable. Voilà un homme qui a commencé par s'appuyer sur les bigotes et les cagotes pour défendre les églises — remarquez qu'é si c'était son goat, je n'y vois rien à redire : libre pensée! Mais ce travail-la fini, — tenez-vous bien — il plaide pour les laboratoires! Alors quoi? Dieu et le

diable? J'avoue que je ne comprends plus!

A cette minute, je ne sais pourquoi, il me revint en mémoire que Clemenceau, tout jeune, en compagnie de Reclus, prêta, dit-on, serment : primo, d'être toujours révolté; secundo, d'avoir toujours le diable au corps. Je le regardai en y songeant, et il me sembla qu'il recommencerait. Une petite flamme vive s'animait dans ses yeux, annonciatrice sans doute d'un renouveau de sa colère? Exactement, car il dit tout à coup que je lui plaisais sur un accent de détestation, et dans un élan furieux il déclara vouloir m/aider, malgré moi :

— Je vais vous donner un conseil, quoique vous ne m'en demandiez pas!

A mon 4ge, on n'a plus d'amour-propre !

Je vais vous parler comme un homme

qui quitte la vie, ayant regardé les êtres et les choses.

Et de ce fait, il avait l'air de lire un testament, mais de la voix dont on lit le rapport dans les casernes, voix saccadée, entre deux coups de clairon.

— Vous débutez, me dit-il. A peine êtes-vous sevré! Bon. Eh bien, croyez-moi : soyez sérieux... et courageux!

Interrompez quelque temps vos habitudes. Cessez quelque temps de distribuer “au public des bouquins qui vous sont chers, mais qui ne peuvent qu’être superficiels, puisque, ne sachant rien, vous n’avez rien à enseigner; et faisant un loyal retour sur vous-même, soyez plus fort que les mœurs, que vos compatriotes, que votre respect humain : faites votre P. C. N.!

Ce conseil, sur un ton grave, était

CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE 165 si imprévu... que j’ai peur d’avoir eu un « Quoi? » malséant.

Le P> G:N;?

Clemenceau reprit avec impertinence :

— Il ne sait même pas ce que c’est!

C’est la première année de physique, monsieur, de chimie et d’histoire naturelle, par laquelle on prépare la médecine. Vous n’êtes pas de la lignée Clemenceau : je ne vous demande pas d’aller jusqu’au doctorat. Mais, comprenez-moi bien : vous avez actuellement des cases dans le cerveau qui sont vides, elles attendent d’être remplies.

Le P. C. N. s’en chargera, et vous serez stupéfait.

Je Pétai déjà. C’était trop têt : ma stupeur lui parut de la résistance. Alors il se cabra et sotffla du feu, et de nouveau ii s’abandonna a sa _ rage,

contre moi, mes pareils, au nom de la

Science, au service de l’orgueil! Ah!

qu'il en a! Comme il croit aux conquêtes de Vhomme, 4a sa dignité, a sa pensée libre! Une ame humble, pour lui, c'est une 4me pauvre. La sienne est d'acier. I] avait, dans une première colère, crucifié le Christ une seconde fois. Il se remit en rage pour dresser ses propres idoles : Conscience et Science, Il sentit que je ne suivrais pas son conseil, et il-me méprisa, d'un mépris violent, il me cingla de ses paroles.

Donc, je continuerais d'ignorer le P.C. N?

Eh bien, il allait lui-même me le commencer, séance tenante, et fiévreuse-.

ment, fanatiquement, il affirmait déjà que quand on a des yeux, des oreilles, des sens, une raison, rien n'est plus exaltant que le spectacle des mondes!

Comment tant de misérables ont-ils

besoin de mystères, de miracles, de

curés! N'ont-ils pas assez du réel! Mais lui, rien qu'a songer qu'une lumière, qui vient d'atteindre la terre, est partie d'une étoile au temps des ichthyosaures, il est comblé : nul _ besoin d'imaginer le Bon Dieu en trois personnes, et il n'a plus envie d'aller au bal masqué. Sa méditation lui suffit ; elle le dispense d'avoir une religion, ou de faire la fête; elle tient lieu de tout!

— Porteur d'idéal! répéta-t-il soudain.

Voilà : j'étais pour lui un homme qui aimait. la poésie, c'est-à-dire la chose sans substance, la fumée dans l'art, qui n'est lui-même que le vent du cerveau, et je négligeais le prodigieux spec-

tacle de la réalité! J'aimais les poemes sans doute, les fables peut-être, Yexplication du monde par la Bible, ,

cette plaisanterie, et j'oubliais de m'étonner des lois scientifiques du Cosmos, tellement plus hautes, tellement plus belles.

— Ce sont les mêmes, fit-il, devenant poète pour son compte, qui font tomber la pierre et monter l'oiseau !

Et après un petit accès de toux sèche, comme il en a dans ses mauvaises humeurs, il répéta : « Porteur idéal! »

Sur ce, presque au hasard, dans le désordre où les idées lui viennent, il me sort tout, tout ce qu'il croit, et ce qu'il croit c'est ce qu'il sait avec l'aide de la Science, c'est donc exactement ce qui fut. Au début, il y a le Chaos. Puis, tout s'organise. Pourquoi? Mais pour mieux être, mieux vivre! Nous distinguons des mondes différents, le mi-

néral, le végétal, l'animal : nous sommes

la proie des mots. Classifications commodes... et puériles, qui ne répondent à rien! Les hommes se sont formés comme les rochers ou les éponges. C'est une heureuse combinaison d'éléments ; mais ces éléments sont toujours les mêmes. L'insanité, c'est de croire que Buré, avec son talent et sa rondeur, est d'une autre nature que le varech dans le jardin, et qu'il y a la moindre différence entre les atomes du sable et ceux de la cervelle de Pons.

— Au fait, oh est ce musicien? dit le Président.

Il regarde le ciel :

— Sans doute envolé?

Et ses yeux retombent sur moi. Il est sûr et certain que Je vis in abstracto, uniquement occupé de mon petit métier, de mes petits sujets, en sorte que même

quand je crois connaître une petite

chose, je ne connais rien, car pour connaître une chose, une seule, il faut être en rapport avec tout! Or, cela, c'est le privilège du seul savant. Et sur cette phrase, il me tourne le dos pour bien me montrer qu'entre lui et moi il n'y a que des rapports de molécules !

Seulement, le dos tourné, sa colère n'a plus d'aliment. Il a besoin de me regarder : voilà de nouveau qui est fait. Et il me jette au travers du visage qu'il ne faut pas tout considérer d'après Chateaubriand ou Barrès, mais d'après Sirius, c'est-à-dire la Science.

La Science, elle, explique tout, parce que la Science observe tout, et tout dans le détail, en même temps que tout ensemble!... Ces choses l'exaltent; le débit s'accélère. Comme je ne sais rien

de rien, il voudrait au moins, en un

quart d'heure, me donner quelques premières notions de tous les systèmes évolutionnistes, transformistes, criticistes, pragmatistes, de... tout ce qui sécroute avec ma génération! Il a l'impression de me découvrir des choses éblouissantes, et il me parle brutalement, comme à un nègre. Je ne me doutais pas, n'est-ce pas, qu'on voyait vivre les molécules? Eh bien, on les voit vivre! Ainsi, la pensée enclose dans la matière, et qui vient d'elle, se révèle partout. Si bien que dans la simple molécule, on saisit la volonté de l'individu, et dans un amas de molécules cristallisées autour

d'une molécule, qu'est-ce qu'on voit, sinon déjà l'image de la patrie! Parfaitement!

La définition scientifique de la « patrie »

c'est la cristallisation!... A ce propos, il

a trouvé, le matin même, une définition

scientifique de la « connaissance ». La connaissance est une harmonie subite, qui s'établit entre la sensibilité de celui qui étudie, et la sensibilité des choses ou des êtres qu'il étudie, que ce soit une botte de navets ou une assemblée de femmes. Car les navets, aussi bien que les femmes, ont leur sensibilité, malgré qu'à coup sûr je prétende le contraire.

— Qu'est-ce que vous dites?

Je ne dis rien, mais pour la première fois je vais rompre le silence, et déclarer paisiblement :

— Je ne refuse rien aux navets...

Ah! Dieu! Ma concession l'exaspère davantage !

— Ne vous engagez pas trop! (Il est secoué d'un rire sarcastique : c'est son cœur qui saute et qui lui fait mal.) Vous

ne refusez rien aux navets? Moi, je

leur refuse ce que je refuse aux femmes, même aux hommes : la liberté!

S'attendait-ila me voir bondir? Devant mon calme, il est désarçonné. Il faut qu'il retrouve son équilibre. Il fait :

« Dame!... Dame!... » Puis, retrouvant en tout cas sa violence, il m'annonce avec force, parce que c'est un fait, que tout dans le monde est déter- miné, dé-ter-mi-né! Même moi, que cela me plaise ou non! Je ne saurais y échapper : c'est une loi pour tous, comme la mobilisation démocratique. La liberté n'est qu'un mot. Et je suis, comme mes pareils, comme tout le monde, déterminé par une vie végétative, 4 Vintérieur de moi laquelle me mène, sans que je m'en doute !

Il s'arrête ; i] soufile ; 11 souffre. Penset-il, de ce fait, qu'il vient de me faire

- souffrir? Il s'adoucit, et il va rectifier sa rigueur par quelques indulgences...

Peut-être tenais-je au libre arbitre?

Agreable illusion, c'est vrai qu'elle aide a vivre! Eh bien, si elle m'enchanté,

'je peux la garder! Pendant ce tempsla, la vie végétative me dit : « Va, mon bonhomme, cause toujours ; moi, je te fais marcher! »

Il ne me parle plus comme a un négre mais a un négrillon. C'est la fin de la colére; i1 commence a ressentir de la pitié. I] hoche la tête. En me dévisageant, il est bien sir de deviner mes pensées . drèles de pensées, pensées d'enfant, d'homme pas évolué, que la Science n'a pas atteint. Ecrivain pardessus le marché! En somme, j'en suis resté aux vieilles chansons de |'humanité : elles me bercent. C'est excellent

pendant un temps. Je laisse aller mon

imagination qui me rafraichit. Mais ensuite, il conviendrait de m'ajuster aux lois naturelles. Appelons les choses par leur nom : je n'ai pas le courage de regarder la vie telle qu'elle est, sans faux espoir, d'accepter le monde, de m'en accommoder. C'est pourtant la sagesse, et la marque de Phomme fort.

Trente secondes, peut-être une minute, il m'observe, et ne dit plus rien. I ne m'en veut plus : je suis un homme, il voudrait m'éclairer; il cherche la parole éblouissante après laquelle je resterai pour toujours avide de la lumière.

Et soudain, frémissant :

— Votre paradis...

Mots singuliers : je dresse la tête.

— Votre paradis, s'il existait...

Il prend un temps, il n'ose pas encore, il est plein de miséricorde : ce qu'il va me dire est définitif.

— S'il existait, mon pauvre ami, votre paradis...

Il brandit sa canne vers le ciel, ot les astronomes ont découvert tant de choses:

— Je vous jure qu'on l'aurait vu!

Je reste glacé.

— Maintenant, fait-il d'une voix sèche, j'en ai assez dit! Je vais travailler ! Au revoir !

D'un pas rapide et trébuchant, il quitte la hutte sauvage, et il se jette dans sa chambre, ornée d'insignes bar-__

bares.

Je regarde Buré. Buré me regarde.

Nous commençons par avoir... comme

un mouvement d'épaules. Irréspec-

tueux? Oh! je jure que non! Nos sentiments sont si mêlés, si confus! Nous venons d'être bousculés, d'entrevoir un abîme entre nos deux générations. Nous ne parlons pas, d'abord. C'est un soubresaut, un sourire. Nous croyons nous amuser ; nous sommes tristes, ou plutôt nous sommes... irrités, comme lui. Ah!

le déroutant vieillard !

— Quel orgueil! dit Buré.

Et je répète :

— Quel orgueil !

Il va, il va, il marche dans ses théories comme dans un chantier, et il construit obstinément, il veut la encore, comme dans le reste de sa vie, il s'obstine, il force et il fausse sa pensée. Il ne connaît pas l'arrêt, la détente, le retour en arrière, si précieux dans la recherche de la vérité. Barrés y était un maître, Barrés qu'il méconnaît. Et

cest d'autant plus curieux que — comme dit Buré, et je l'approuve, — il a la même quotidienne préoccupation que Barrés qui le fait sourire : il est hanté par Dieu. Il passe son temps à le nier; le résultat seul diffère; c'est le même souci. Il devrait s'appeler Théophile.

Et comme je dis a Buré, — et Buré m'approuve, — il voit, il voit très bien les lois, mais sous les lois, il y a l'immense complexité de la création, le mystère d'une innombrable variété, et a l'image de presque tous les scientifiques, il croit savoir, mais comprend-il, puisqu'il refuse de deviner? Sur cette terre, on ne sait rien que par le cœur. Les livres et les laboratoires ne font qu'affoler l'esprit. Or, il a le plus grand cœur, et il refuse de l'entendre; il veut s'en

tenir aux faits, 4 l'expérience. Lui un

mystique! Car c'en est un. Ne faut-il pas l'être pour affirmer comme il le fit :

« Je crois à la victoire, parce qu'elle est nécessaire. »

Conséquence pénible : un peu de plus, il paraîtrait... primaire. Et Buré, un peu de plus, le dirait : et je l'approuve.

Il a la phrase brutale, la définition péremptoire, qui écourt la pensée.

« Le paradis !... Les astronomes! » Seulement, il est si peu naïf, si peu solennel. Au moment même où il devient forcené, il reste original. Il est dérisoire, mais il est éloquent. Il dit des pauvretés... mais sa VOIX vous transperce, et son masque est tragiquement humain, comme s'il annonçait des vérités

divines.

D'ailleurs, — je le dis & Buré, qui m'approuve, — il est acharné à se

donner l'air d'un matérialiste : y a-t-il

quelqu'un de moins attaché a la matire? C'est de Vidée de matière qu'il senivre... Quelle contradiction vivante, eet homme |...

Et maintenant, Buré et moi parlons ensemble, tant nous avons besoin de parler. Clemenceau n'a pas de sérénité, mais notre devoir est de le juger sereinement. I] nous irrite, parce qu'il est irrité... que nous lirritions. Après tout, n'avons-nous pas commencé? II] faut surtout songer a l'admirer. Quel don de vie! Et n'oublions jamais, jamais, que sans lui la France ne serait plus la France! Faisons son inventaire impartialement. Nous sommes 1a sous sa hutte, qu'il croit aimer parce qu'elle est primitive : ayons la fraîcheur des primitifs. Voyons l'essentiel, Buré. Et cest quil fut le sauveur de la patrie !

Pour le reste, mon ami, ne serait-il pas juste d'expliquer que chaque fois qu'il s'est abandonné a la spéculation, sans autre but précis que d'être fort, original et solitaire, il s'est ensuite trouvé dans un cul-de-sac a Vheure d'agir et d'appliquer ses théories? Il était socialiste? Aux grèves, quelle impasse! Anticlérical? A la guerre, il a dé louer des moines-soldats. A présent, il trompette le triomphe de la Science ; elle est son seul dieu, il est son grand prêtre. Attention! Toute sa vie, le moindre de ses gestes a contredit ce quil proclamait. « L'observation, dit-il, la stricte observation! Se méfier des mots, de la poésie, de la légende! »

Qu 'est-il lui-même, sinon poète et visionnaire? A-t-il jamais-vu les hommes tels quils étaient? Ah! le grand artiste —

dans l'action! Il a projeté son person-

nage en pleine histoire de France, comme un Balzac projetait ses créatures dans des romans. C'est le même excès, inoubliable.

Et le voici légendaire et hantant à jamais les imaginations, parce qu'il fut d'abord un imaginaire. Même en s'imaginant qu'il n' imagine rien, il imagine, puisqu'il ose décider que derrière la Science il ne reste aucun mystère. « I] n'y a qu'une vérité, dit-il encore, celle du déterminisme. Nous sommes déterminés. I] faut subir la loi du monde, c'est le dernier mot de la sagesse. »

De telles phrases, dans sa bouche à lui, qui adora la liberté, qui n'a cessé de se battre pour elle et de tyranniser les hommes et leurs institutions afin de mieux l'imposer ! « Tout est rien, proclame-t-il pour finir. Chacun de nous n'est qu'une puce dans le Cosmos. Il faut tout considérer d'après Sirius. »

Seulement, d'après Sirius, cette puce même lui est chère; il s'est senti une destinée, et son cœur fut acharné à la remplir. Parbleu! Il vivait d'abord, ce qui est le sort de tous, et vivre, c'est bousculer les systèmes; mais, de plus, il avait dix fois la vie des autres, un don prodigieux pour agir; au diable, alors, les spéculations de l'esprit, sitôt que son cœur emportait tout! Chaque fois qu'il a pensé, il a été comme tant d'autres, tandis que chaque fois qu'il a agi, il s'est montré le plus grand ; il n'a pu agir que selon son cœur et contre sa pensée. Il avait décrété que la bourgeoisie est méprisable : il prend le pouvoir ; son premier devoir est de la défendre, c'est donc son premier acte. Il s'inscrit nettement, violemment, contre la peine de mort; il devient ministre en temps de guerre, et il fait fusiller sans attendrisse-

ment. Le cerveau est ordinaire puisqu'il ne prévoit jamais; le cœur est exceptionnel, il sent, il veut, il décide, il emporte ; il est puissant et magnifique. Que Jenvie son médecin qui écoute comme il bat! Quel héroïsme! Clemenceau, c'est un soldat, ce n'est pas un philosophe.

— Par malheur, dit doucement Buré, ce que nous voyons aujourd'hui, c'est le philosophe.

— Pas tout le temps! Il l'a été dans son jardin... ou enfin dans ce qu'il appelle de ce nom : la, il nous a dit les principes de sa philosophie sociale. Puis sur la dune, il a fait son petit prêche de philosophie religieuse. Et enfin dans sa hutte, nous venons d'entendre son cours de philosophie scientifique. Mais à table, nous avons vu le soldat, et le

soldat devant l'ennemi! Pour cela, il

faut l'aimer, quand même, malgré tout, et se souvenir que tout ce qui est bas dans le pays, c'est-à-dire d'abord le Parfiement, le hait. Il a toujours été trop indépendant, trop fort. Il était parfois homme des aventures, jamais celui des combinaisons ni des prudence.

Nous savons qu'il a d'innombrables ennemis, parce qu'il a commis d'innombrables injustices, en prenant des décisions qui n'étaient que des boutades, en soutenant par dérision l'incompétence de ses pires collaborateurs, en brutalisant les problèmes au lieu de les résoudre, en bousculant les hommes au lieu de les convaincre. Il n'a pas changé :

nous venons de le voir. Bref, il se peut qu'il ait fait du mal à son pays, comme tant de Français supérieurs et orgueilleux, en se passionnant l'esprit, en n'ai-

mant ni les curés ni les généraux, ni les

bourgeois, ni guère les autres. Or, il n'était qu'un grand bourgeois, il avait une tête de général, et du matin au soir, il s'occupait de la religion presque autant qu'un curé. Là-dessus, la guerre

est venue, qui, hélas, pour un peuple, est aussi normale que la paix; et brusquement il est devenu le salut de tout le monde, se servant des généraux pour sauver les curés et les bourgeois, enragé d'héroïsme, ne craignant rien, surtout pas de mourir. Depuis cinquante ans, il n'y a pas un homme politique qui lui vienne à la cheville. Quand ses concitoyens haineux seront morts et pourriront, il aura la plus rayonnante des gloires.

Buré m'approuvait. J'avais peut-être parlé seul, nous pensions à deux. Nous étions exaltés. C'est le privilège des grandes natures de répandre un fluide

qui tonifie. Buré, pourtant, eut un soupir :

— Tout cela est vrai, dit-il. Pourvu que, tout à l'heure, délaissant son travail, il nous revienne en soldat et non

en philosophe!...

Eh bien, il est revenu en hôte, tout simplement. Lorsqu'il est calme, il aime tant ses amis, comme il aime les oiseaux, ou comme il aime Clotilde, et il ne fait plus d'esprit, alors, qu'avec son cœur.

Est-ce d'avoir lu les Grecs? Il pratique l'hospitalité des héros d'Homère, attentif, exquis, ne cherchant qu'à faire plaisir. Il nous revient chaussé de soulers blancs. Son travail — un bain de science — vient de lépanouir grâce à cette faculté qu'il a de changer de santé selon son plaisir ou son dépit ; il est devenu frais ; il rayonne au lieu de brdaler.

Sur la table de sa chambre, il laisse

ceci d'écrit : « La courbe de son évolution grandit homme dans toutes ses mesures. Assez longtemps nous resterat-il une suffisante provision de nescience pour des obnubilations de sentimentalité. »— et soulagé sans doute de cette espede de pudding scientifique, il nous sourit,

Quand il parle, il est clair, comme la lumière elle-même, parce qu'il peut aller vite, parce qu'il peut s'exprimer sur le rythme de son cceur. Mais sitét quwil écrit, sa plume est une torture ; alors les idées montent les unes au-dessus des autres, et s'écrasent et s'étouffent.

Aussi, sort-il de cette épreuve en agitant les mains dans ses gants gris.

— Mes mains m'énervent! J'ai une maladie curieuse aux mains : elles se dessechent comme celles du prophète juif... Etes-vous juifs? Non? Tant pis!

Tachez de l'être pour la prochaine fois, e'est un grand peuple. Sérieusement.

J'avais un jour chez moi Edmond de Rothschild. Je le faisais enrager, je lui dis tout a coup : « Vous volez le fisc, n'est-ce pas; impossible autrement! »

Ah! si vous Vaviez vu se dresser! C'est inoubhable pour ma mémoire. I] était pale, il m'a dit : « Monsieur Clemenceau, prenez tout de suite votre chapeau. Je vous emmène chez tous mes notaires ! »

Dieu de Dieu! J'ai crié: « Je me rends ! »

Oui, je vous assure que c'est une belle race. D'ailleurs, lisez la Bible, en commençant par la fin, bien entendu; c'est la seule chance que vous ayez de comprendre... Mais diable, 4 propos de quoi vous ai-je parlé des juifs? Mes mains, voilà !... qui me font penser à ce prophète disant au Seigneur : « Si je mens, que

ma main se dessèche! » Je ne mens pas,

et c'est ce qui m'arrive! J'ai peur, un jour ou l'autre, de ne plus pouvoir écrire. Aussi je me dépêche, et je viens de bien travailler... ce qui vous est parfaitement égal. Eh bien, n'en parlons plus! J'ai une idée. Je vais vous mener voir une forêt comme vous n'en avez jamais vu, jamais ;: il n'y en a pas d'autre pareille en France! Grâce à Dieu les syndicats d'initiative ne s'en sont pas encore occupés. Nous n'y rencontrerons que des arbres, et quels arbres! Venez vite!

Et il part, avec tant d'allégresse qu'on pourrait croire qu'il veut aller à pied.

Mais il s'arrête, en voyant son chauffeur.

Il n'y a pas plus gentil, j'allais dire quand il veut, plutôt quand il ne veut plus, quand il cesse de vouloir, quand

s'abandonne, se repose, et qu'il n'a

qu'un désir : être agréable. Alors il montre de la noblesse, car il en faut pour bien recevoir, et c'est ce qu'il aime, ce terrible homme.

Nous n'avons pas eu, à l'arrivée, le temps de remarquer Comment le chauffeur est fait. Or, il mérite d'être vu.

C'est a lui que le Président a da la vie le jour ou un anarchiste, Cottin, a essayé de le tuer. Et il s'appelle Brabant, du nom d'une vieille province, ce sauveur du grand homme qui a sauvé le pays.

— Vive le fidèle Brabant!

La voix de Pons! Pons vient de réapparaître, comme il a disparu, sans qu'on discerne comment. C'est un_ personnage de féerie. Il s'envole chaque fois qu'une colère couve au cceur du Président ; et il redescend sur terre, avec une bouche souriante, chaque fois que le

Président sourit.

— Je parie, dit Clemenceau, que Pons était chez le curé!

— Racontez-nous, dit Pons, votre attentat.

— Ce gaillard-la, dit Clemenceau, veut offrir un orgue au curé!

— Racontez-nous votre impression, dit Pons, et ce que Brabant a fait.

— Je le sais de source sire, dit Clemenceau, le bedeau me l'a dit.

— Expliquez-nous, dit Pons, ot est votre balle maintenant.

— Un orgue! dit Clemenceau. Le curé aimerait bien mieux un fat de vin blanc! Allons, montez !

— Après vous, Président, dit Pons,

— Mon ami, je monte avec mon chauffeur.

— Vous entendez! crie Pons. I] ne veut plus le quitter. Vive Brabant !

— Va-t-il monter ! dit Clemenceau.

— Pas avant, dit Pons, que vous ne nous ayez raconte...

— Alors, je m'assieds, dit Clemenceau. Brabant, asseyez-vous aussi.

— Mon cher Président, dit Pons avec amour, avec tout ce qu'il peut mettre de joie a le voir vivant, avez-vous eu le temps d'apercevoir cette brute?

— De qui parlez-vous, mon _ petit enfant? dit Clemenceau.

— Je parle de Cottin, dit Pons. Comment était-il?

— Pas mal du tout, dit Clemenceau.

C'est un homme qui faisait ce qu'il voulait faire, jusqu'au bout. Il avait douze balles, il les a tirées; j'en ai reçu plein mes poches. Grace & Brabant, une seule m'est entrée dans la peau. Cela, c'est le génie, mes chers amis : l'accommodation parfaite aux hommes et aux cir constances.

Il se tourna vers nous, qui étions déjà dans la voiture, et il dit, réveur :

— Eh! oui. C'est même tout le problème de la vie : savoir passer parmi les hommes... sans en mourir tout de suite.

Eh bien, le jour de Cottin, Brabant m'y a aidé. Il Pa vu tirer de sa poche un revolver. Il a appuyé sur l'accélérateur, je n'ai reçu qu'une balle : elle est entrée par l'omoplate, s'est logée près' de l'esophage, et ca m'a fichu un coup de fouet dans les reins... en me donnant aussi une petite secousse morale : on ne s attend pas a être assassiné. J'ai dit tout de suite a Brabant : « Dépêche-toi,

Brabant! Vite chez nous! J'ai des papiers a mettre en ordre! » En fait de papiers, il m'a mis sur mon lit, avec Albert. Je leur ai dit : « Attention! On va voir si je crache le sang. » J'ai attendu :

le sang ne venait pas. Mais les médecins

sont accourus. Ils m'ont dit, affolés :

« Qu'est-ce qu'on vous a fait? » J'ai dit :

« Rien encore. — Qu'est-ce que vous ressentez? » J'ai dit : « Rien non plus! »

'Ils sont repartis. Je me suis levé, ça n'allait pas mal. La-dessus, Albert entre en coup de vent, très ému: « Il y a M. Alexandre Millerand, qui est là! Il demande comment va le Président. — Parfait! Cours lui dire que je suis mort! » Il part, revient, et il bredouille : « Il ne Va pas cru! »

Je sors dans l'antichambre, je crie :

« Bonjour, Millerand! Albert dit que vous êtes mort. Ce n'est pas une nouvelle : je le savais depuis longtemps! »

Voilà. C'est toute l'histoire de l'attentat Cottin. Et maintenant, en route !

— Non, non, encore une seconde,

supplie Pons, qui de ses mains a l'air

de retenir le moteur. Qu'est-ce qu'est devenu Cottin?

— J'ai eu le tort de ne pas conserver de relations suivies avec lui, dit Clemenceau. Il a été condamné a dix ans de prison. On l'a

enfermé avec un pain et une cruche. Moi, je suis resté libre avec d'autres cruches et pas de pain :

depuis mon diabète, on me [interdit.

Un matin, voici qu'Albert m'annonce :

« Madame Cottin mère! » Il me dit :

« Elle pleure pour être requie. » Je lui dis : « Regois-la pour qu'elle ne pleure plus. » Mais c'était moi qu'elle voulait voir. On l'a fait entrer; elle avait l'air d'une misérable ; elle sanglotait : « Monsieur le Président... je viens vous demander la grace de mon enfant... pour qu'il revoie ses sceurs! » J'ai répondu :

« Madame, c'est une pensée familiale excellente. Seulement... il a voulu m'em-

pêcher de voir les miennes... Alors...

retirez-vous, Madame, croyez-mol...

mais gardez bon espoir! Je connais des démagogues qui me portent dans leur cœur, et qui se feront un plaisir avant peu de remettre votre fils en liberté. » Ah! ça n'a pas trainé! René Renoult, qui avait hérité de mon siège de sénateur dans le Var, a tenu à me témoigner sa reconnaissance tout de suite. Il était justement ministre de la Justice. Ils'ont chargé de libérer Cottin. De sorte qu'il circule maintenant, et qu'il va peut-être revenir tantôt pour nous tuer tous les trois.

Filons ! C'est plus prudent !

Cette fois, Pons ne résiste pas. Il s'installe et il dit, les mains jointes, dans le dos du Président :

— Quel philosophe !

— Ah! pardon, dit Buré, quel soldat! Benjamin, c'est le soldat, n'est-

ce pas, que nous tenons maintenant?

Et ce fut lui que nous gardames.

Comme nous roulions vers la forêt, a quelques kilomètres de la maison, il se produisit dans un village une scène charmante, qui serait digne d'inspirer une image d'Epinal. Nous nous trouvames soudain en face d'un char a bancs, rempli de bruyantes Sablaises, qui revenaient d'un repas de noces.

Elles paraissaient fort allumées, avec leurs coiffes dressées, leurs petites jupes en lair, leurs mollets provocants et leurs sabots vernis. Les voila qui s'arrêtent, poussent des cris, descendent, tombent sur Clemenceau, le prennent, Vembrassent, lui jouent du mirliton, Ventourent de serpentins. Et ce sont des mots de tendresse :

— Ah! mon joli, comment que ga va?

Se porte-t-on bien, dis, mon coco?

Le Président cède 4 lassaut avec une bonhomie qui marque son plaisir. On voit qu'il est enchanté de nous montrer le premier tirage de sa légende. Il a _sauvé la France; les femmes dans son pays lui font fête; il les aime! Ce sont des marchandes de poisson des Sablesd'Olonne ou, parait-il, il s'en va volontiers causer, acheter, se laisser voler, a condition qu'on lui fasse un doigt de cour. Elles sont peintes, poudrées, la prunelle aguichante, avec

d'assez horribles mains qui peuvent rappeler leur étalage ; mais le Président sourit de leurs rires. Et il dit, amusé :

— Quelle ee Il faut que je vous présente Pons !

Pons n'est déjà plus là. Il est entré dans l'église, mais il en sort bouleversé :

«Ii n'y a pas d'orgue! »

Clemenceau le désigne aux Sablais :

— Avez-vous vu un fou, un vrai?

Puis il crie 4 Pons :

— Qu'est-ce qu'il y a de beau là dedans?

— Rien.

— Comment rien? Le Bon Dieu n'y est pas? Ah! mais, il faut se renseigner !

Qu'est-ce qu'il a pu devenir?

Il voulait amuser les femmes, il a réussi. Elles font une farandole autour de nous. Une d'elles l'a décoré d'un flot de rubans, et c'est à qui de nouveau l'embrassera :

— Cette semaine, mon coco, te faut-il de la sole ou du homard?

— Ce que vous voudrez, dit-il, pourvu que ce soit bien frais : je ne recois pas de parlementaires.

Nouveaux rires. Les voila toutes, leurs cottes par-dessus tête, qui remontent, en s'esclaffant, dans le char a

bancs qui craque. Elles envoient des baisers. Pons dit : « C'est admirable! »

Et Clemenceau, de la main, fait : « Bonsoir, les petites filles! »

Fouette cocher! Elles démarrent. II | les regarde s'éloigner.

Le lendemain de son sacre, Louis X VI aussi fut harangué par les poissardes :

« Queu bonheur de vous voir! lui dirent-elles, vous avez l'air d'un miraque ! »

C'est bien ce que pense du Président un gamin pas plus haut qu'une botte, qui s'en revient des champs, trainant un grand carcan de cheval, lequel traîne une bougresse de herse. Le petit s'est arrêté, il regarde le Chef, le Vieux, et il est figé d'admiration. Sa carne de bête tire sur la bride, le secoue, se prend les pattes dans les traits. L'enfant ne sent

rien, ne voit rien... que le grand homme.

Comme il complète notre image populaire! [1 est pale et bouche bée; le cœeur lui bat, il pense : « C'est lui!...

Ah! lui! » I] le dévore des yeux, comme sil voyait Jean-Bart ou Vercingétorix.

Mais Clemenceau remonte en voiture.

Et gentil, satisfait :

— Ces femelles-la, dit-il, ont le diable au corps. C'est un sang espagnol qui leur court dans les veines. Leurs grandspéeres ont tendu des filets par la-bas.

Et elles vivent de la pêche; mais la pêche... leur a donné la vie!

De vieilles histoires d'amour... On sent que son rude cœur aime à les évoquer, et rien que d'y rêver l'embellit.

Sur cette place de village vendéen je l'ai trouvé solide, 4 image des maisons.

L'auto repart. De temps à autre il se retourne pour nous montrer que le pays change: nous passons du marais

au bocage. Il fait bien, je ne pense pas au pays.

Ai-je même assez pensé à l'étonnante forêt qu'il nous menait voir? Elle était admirable, il était encore plus en nous la présentant. C'est le sens de la grandeur exprimé par les hommes qui donne aux plus grandes choses leur perfection. La Provence serait moins divine sans Mistral et Daudet. Cette forêt asiatique en Vendée n'eût peut-être été pour nous qu'une monstrueuse forêt, si ce vieillard au cœur héroïque ne nous y avait conté, en cheminant sur le sol, fait de tant de poussières de frondaisons, deux histoires inégalables sur Phonnéteté et sur Vhonneur. Toujours le soldat. Il n'était plus question du philosophe.

[I] nous montrait ces arbres, qui n'ont pas leurs pareils en France, puisque ce

sont des chênes verts, agés de plus de deux mille ans!

Comment dire l'air ému avec lequel il fit :

— \$i Jésus-Christ était venu en Vendée, il aurait pu les voir...

Ils sont aussi larges que hauts. Ils étendent des ramures géantes qui ressemblent à des bêtes fabuleuses, et par là ils

évoquent les terres d'Orient, leurs mythes, leurs dieux, leurs monstres.

— Comme ils sont calmes ! Comme ils sont forts ! dit Clemenceau. Ils me font songer aux gens les plus honorables que j'ai connus. Et... je ne crois pas que ce soit dans ce pays-ci. Je pense que c'est aux Indes. Aux Indes, j'ai vu deux hommes, de qui l'on peut parler sous ces arbres.

D'abord il eut un salut pour ceux-ci.

— Le premier, reprit-il, je l'ai trouvé

à Djepore. Il était sur une place. Il offrait une statuette de bronze vert aux passants. Elle représentait un homme et une femme enlacés, en train de se réjouir mutuellement en faisant ce que vous savez, qui est bien une des joies les plus fortes de l'humanité. Les passants regardaient et s'en allaient, rêveurs, sans acheter. Moi, j'ai eu envie d'acheter pour rêver mieux. J'ai demandé à l'Indien : « Quel prix ? — Soixante roupies.

— En voilà quarante, je prends. » Je n'oublierai de ma vie les yeux égarés de cet homme de bien. Il bégayait :

« Mais... ce n'est pas possible, Monsieur !

Puisque je vous dis soixante, je ne puis pas en accepter quarante. » Il avait la plus noble attitude. Il fit encore dignement : « De quoi aurais-je l'air, Monsieur ? » Puis, sur le ton le plus simple :

« Ce serait un déshonneur ! » Il me parut,

je vous l'avoue, trop beau. Je voulus l'éprouver : je fis mine de le trouver absurde, je haussai les épaules. Alors il me tendit sa

statuette : « J'aime mieux vous la donner! — Ah! dis-je, j'accepte!
» Et je la mis dans ma poche.

Il ne sourcilla pas. Il avait des yeux superbes de pureté. Je repris : « Puisque vous me faites un cadeau, c'est que vous êtes mon ami? » I] inclina la tête. « Je veux donc être le vôtre. » Il me regardait. « Voici, dis-je, pour vos pauvres :

quarante roupies! » Et je rentrai avec ma statuette... Je ne lui ai envoyé que le lendemain vingt roupies de supplément par un commissionnaire sourd-muet, qui ne pouvait rien expliquer. C'est le mieux, n'est-ce pas, quand on admire?

Les grands arbres, pleins de sérénité, avaient des airs d'approbateurs. Nous marchions dans le grandiose. A un car-

refour, ot les chênes verts se présentaient comme pour un majestueux accueil, de nous-mêmes nous nous arrêta mes-: la nature commandait; et le Président, immobile devant son second souvenir, nous raconta ceci :

En arrivant dans une petite ville du Gange, un matin, il vit une foule qui, d'une place, s'écoulait avec gravité. Un Anglais lui dit nonchalamment : « Ils viennent de voir pendre un homme, qui a tenu a être pendu. »

I] demanda des explications. Elles lui furent données. La police anglaise avait & son service un Indien qui, réprouvant les moyens de violente anarchie par lesquels les hommes de sa secte se vengent d'une sauvage colonisation, avait accepté de surveiller, de dénoncer, d'arrêter ses propres concitoyens. I] ne le faisait pas pour de l'argent ; c'était

un fanatique épris de justice, de la justice qu'il concevait, et c'est ce que.

tout homme appelle la justice. Or, un jour, il se reposait sur un banc de la promenade publique. Survient un officier de la loyale Angleterre. Ce banc lui plait. Un coup de poing, deux coups de pied, il chasse l'Indien et prend sa place. L'autre, meurtri dans le corps et lame, se retire sans un mot, mais sur Pheure il s'en va jeter au nez du chef de la police sa défroque de policier et court s'offrir aux anarchistes de sa race, leur apportant sur le palais du gouverneur des renseignements précieux.

Si précieux qu'on le charge de faire sauter ce gouverneur-la. Et il accepte.

Clemenceau prononçait ce mot définitif, quand nous entendimes dans les chênes verts un oiseau chanter trois notes divines. Petite musique aérienne,

qui souligna d'une héroïque façon ce départ dans Vhéroïsme. Le Président, du doigt, nous fit signe : « Vous entendez? » Et il poursuivit :

Cet homme fit donc sauter le gouverneur. Il avait fabriqué ses bombes lui-même. Il y eut trois soldats et une voiture en bouillie. Il était à vingt cinq mètres, les bras croisés, qui regardait. Les policiers se jetèrent sur lui on Venferma; il se laissa faire. Il ne s'était pas caché, tout le monde l'avait vu. A son avocat seul il consentit à s'expliquer, et pour la forme, disait-il, car c'était une affaire qui ne méritait pas de phrases. La veille du procès quelqu'un vient le voir dans sa cellule.

C'est son ancien chef de police qui, se souvenant des services rendus, lui dit avec effort : « J'ai quelque influence sur les juges... Vous me faites une grande pi-

tié. Voulez-vous bien que j'agisse? »

L'autre, pour toute réponse, hausse les épaules et regarde le plafond. Il comparait devant le tribunal: on le condamne à mort ; il dit: « A la bonne heure! » Puis il rentre en prison. Et voici le chef qui revient : « Vous m'avez irrité, dit cet homme, mais ma pitié est plus forte que ma colère. Je puis encore obtenir votre grâce. La voulez-vous? » L'Indien a l'air de tomber des nues; puis d'une voix sourde qui monte de l'âme, il lui dit dans les yeux : « Imbécile! »

L'autre bondit : « Répétez! — Imbécile! Crois-tu donc que j'aie agi à la légère, que je n'étais pas sûr de payer, et que si je ne payais pas, je pourrais vivre? Imbécile! » L'autre se retient pour ne pas l'étrangler : « Ne le répète pas! crie-t-il. Sinon!... — Sinon

quoi? dit l'Indien. Puisque je veux

CLEMENCEAU DANS LA RETRAITE 213 être pendu! Puisque j'y tiens! Puisque je préfère la mort, quand elle est plus logique! Imbécile! » Il fut pendu; il n'eut pas de défaillance; il regardait le peuple en face, et les plus roués dans le peuple étaient méditatifs.

Nous étions devenus à l'entendre, non surpris, mais charmés que ce grand homme cultivât ainsi les grandes histoires. Il parlait de son Indien devant la mort comme il avait parlé de lui-même devant Cottin, et nous étions pareils au petit gars du village qui le regardait bouche bée.

A peine fimes-nous de retour dans la hutte, dont l'ombre était maintenant reposante, devant une mer devenue

d'un bleu pareil au ciel, qu'Albert annonça une visite :

— Monsieur le Président, c'est un homme...

— Un vrai? Comment est-il?

— Tout rond.

— Sil est rond, n'est Poincaré! repartit Clemenceau. C'est une première chance. Qu'est-ce qu'il veut?

— [] dit qu'il vient d'un village où est né Monsieur le Président.

— Je ne suis né que dans un seul!

— Et qu'il a laissé son travail pour une communication urgente.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard! dit Clemenceau.

Nous vîmes arriver un être éberlué, rougissant, qui tenant son chapeau le lacha dans le sable, et pour le ramasser se prit le pied dans un fauteuil.

Clemenceau dit :

— C'est un fou. Ou il va me tuer, ou il va me dire : « Faites-moi vivre. »

Bonjour, mon ami. Qu'est-ce que vous désirez?

— Monsieur le Président, balbutia Phomme, je vous ennuie-t-il?

— Pas encore, dit Clemenceau. Expliquez-vous, je vous le dirai après.

Mais homme langait d'étranges regards vers nous. Nous le gé-nions. Le Président l'entraîna.

— Venez voir mon jardin. Aimezvous.) mes pensées? Confiez-moi les vôtres.

Nous n'avions plus l'air d'écouter; nous entendions : le vent apportait toutes les paroles.

— Monsieur le Président, balbutia le visiteur, vous avez sauvé le pays, vous pouvez sauver un homme!

— Ce n'est pas str, dit Clemenceau,

car pour sauver le pays, je faisais mourir les hommes !

— Monsieur le Président, mon cas est particulier : je suis né avec un signe céleste !

— Un quoi?

— Je vous jure!

Clemenceau prit le temps de respirer, et demanda :

— Ou est donc ce signe?

L'homme désigna son ventre. |

— La? fit Clemenceau. Oh! mais alors, il faut le regarder, mon ami. [I faut passer la journée les yeux sur votre nombril, et vous connaîtrez la sagesse.

La voix de 'homme trembla :

— Je ne peux plus!

— Pourquoi?

— Il a crevé.

— Qui?

— Mon signe!

— Diable! Alors, il n'était pas céleste !

— Si, Monsieur le Président, reprit-il avec force, mais maintenant, je suis perdu, et sans but dans la vie !

I] faisait, cet homme, une ombre falote sur le sable. Clemenceau _hardiment marcha dessus.

— Voyons, dit-il, vous êtes cultivateur?

— Herbager.

— Donec, vous aimez les bêtes?

— C'est pas que je les aime pas...

— [I faut les aimer et vous aimer...

Etes-vous célibataire?

— Oui, Monsieur le Président.

— Bon. Mariez-vous!

— Jamais!

— Pourquoi?

— Ce n'est pas ma destinée. Je devais prendre le pouvoir!

— Le pouvoir! Oh! mais cela c'est parfait, mon ami, parce qu'on a justement grand besoin que quelqu'un le prenne !

— Seulement, je ne peux plus!

— Comment?

— Le signe a crevé!

— C'est vrai. Alors, attendez.

Clemenceau planté devant lui, dans le vent, avait l'air, a cette minute-la, avec son épaisse jaquette aux longues basques, d'une sorte de clown shakespearien fascinant ce fou.

— Résumons-nous, dit-il. Les bêtes ne vous intéressent pas. Les femmes non plus. Dormez-vous? Mal? Révez-vous?

Guère?... Je ne vois qu'une solution.

— Oui, Monsieur le Président...

L'homme était suspendu a ses lèvres.

— Allez voir Caillaux!

— Caillaux? fit Pautre... Le vrai?

— Bien sûr, celui-la seul! Mais je crois qu'il peut vous être utile. Il connaît votre cas : il l'a vécu. Voilà mon ami. Partez vite, et bonne chance!

Le Président fui tendait la main.

L'homme répéta : « Caillaux?... »

lacha son chapeau, le ramassa, dit merci, disparut.

— Vous avez entendu? dit Clemenceau, revenant vers nous. La moitié de la population remue des idées aussi palpitantes que ce malheureux-la. Croyez moi : je connais les hommes. Le nombre des fous est incroyable !

— Mais, au fond, dit Buré, vous aimez les fous !

— Je vous l'ai bien dit. Surtout, je ne les contrarie pas.

Une brise légère nous caressait. De-

vant nous une mouette passa. Il reprit sa place sur son billot de cannibale.

— Pas plus que ceux qui vont mourir.

Il dressa noblement la tête.

— Je me rappelle, pendant la Commune, près de l'avenue de Versailles, un soir, être passé le long d'une barricade, et j'ai été reconnu. Il y avait là un vieil ouvrier avec un gamin, son petit-fils certainement... Quelle vibration chez ces deux êtres, l'enfant comme le vieillard!... Ah! c'est beau de se donner a des idées!... Il n'y a même rien de plus beau!

I] regarda le ciel : il y avait de l'adoration dans ses yeux.

— Done, reprit-il, ils étaient là, derrière un entassement de pavés, de planches et de ferrailles, attendant les soldats, le coup de feu, la mort. Le

vieux a couru, il m'a mis la main sur

Pépaule et il m'a dit : « Citoyen Clemenceau, nous allons mourir! Faites-nous un plaisir, criez : « Vive la Commune!» Puis il m'a lâché, et ils étaient les bras croisés, haletant... Eh bien, j'ai crié!

Ce grand souvenir l'avait ému. Pour faire diversion, il appela :
« Albert! »

— Albert, comme dit M. Buré, j'aime les fous. Un par, jour, çependant, me suffit. Puis j'ai toujours M. Pons en réserve. Hissez la carpe!

L'ordre était mystérieux, mais notre curiosité ne languit pas. La carpe fut hissée. C'était un pavillon qu'Albert monta en haut d'un mat, à l'extrémité du jardin.

— C'est un cadeau de femme, Messieurs! annonça le 'Président. De Madame l'Impératrice du peuple japonais.

Bien beau! Une bête en voile, dans

laquelle le vent s'engouffrait, par une bouche large ouverte. Un cercle d'osier formait la bouche. La carpe avait un gros ceil bleu, des écailles dorées, des nageoires qui sagitaient dans l'air.

On aurait juré qu'elle voguait sur le ciel; et pour compléter le rêve, deux minces bandes de tissu léger, teintées en vert et argent, flottaient sous le grand poisson, pour indiquer seulement les vagues, parce que les poètes préfèrent ce qu'ils devinent.

Je sais que pendant une heure, nous fîmes bien divertis par cette invention de subtils Orientaux. La carpe nous rendait les mouvements de l'air visibles.

C'était un jouet puéril et noble, qui simplifiait l'esprit et Papaisait. |

— On est bien, n'est-ce pas, dit Clemenceau, près de cet animal-la? Il flotte et il est creux, en étant agréable

a regarder : on pense a Doumergue.

Et puis, il ect utile. Les gens le voient du village. Ils se disent :
« Tiens!

Tiens ! La carpe au mat! C'est que Clemenceau est muet : il ne faut pas le déranger ! »

Avait-il oublié les farouches beautés de la tempête du matin? Est-ce que l'heure Vapaisait? Goite-t-il le repos du soir? Il se mit a s'extasier sur le ciel ot glissaient de grandes nuées tranquilles, sur le bleu de la mer qui paraissait une cuve, géante de teinture, sur trois bateaux, des homardiers qui sen revenaient de la pêche, la coque jaune, les voiles brunes ou bleues, plaisants bateaux que des petits enfants auraient ,aimés comme les aimait ce grand homme. Nous arrivions a l'heure heureuse ot la lumière de Dieu fait

pour le coeur humain des fêtes avec

toutes choses. Devant Saint-Vincent, la cête forme une anse, puis un cap. Clemenceau avait Villusion qu' Ulysse en personne allait aborder la, comme chez les Phéaciens, les pieds nus sur la plage en or. Peut-être allions-nous voir la belle Nausicaa et ses servantes vêtues de lin blanc... Jusqu'a ce fol de jardin qui semblait rayonner de la poésie d'Homère! Pourquoi lavais-je trouvé si offensant? Ai-je donc le godt des pelouses et des allées bourgeoises?

Sous la caresse du crépuscule, il m'attendrissait presque, et quelques gros soleils ples de bourdons bourdonnants avaient l'air de vivants hommages a cet astre qui nous comblait d'amour.

Les yeux de Clemenceau, souvent foncés, profonds, semblaient en ambre

pale. Et leur bonne grace rêveuse avait

l'air de demander : « Voyez-vous bien ce que je vois? »

Ce qu'il voyait, d'ordinaire, terrifie les humains.

— Que c'est drôle, dit Clemenceau, de jouir du soir et de l'été, et de penser soudain que tout s'arrange. Rien ne s'arrange : 11 faut mourir! Même quand on eut une vie qu'on se figure importante, parce qu'on a connu des hommes importants. Eh oui, Messieurs, c'est vrai : j'ai connu Blanqui, j'ai connu Michelet, j'ai connu Hugo ! Mais ils sont tous morts, et je vais mourir comme eux! .

Il regardait la mer sombre :

— J'ai connu Blanqui, quand j'étais étudiant à la Pitié : il était enfermé, en face, 4 Sainte-Pélagie. Je lui portais des oranges.

Son regard monta dans le ciel.

— Je n'ai jamais vu des yeux plus grands que ceux de Michelet. Il est "vrai que quand je le vis, il tournait le dos au Luxembourg et regardait l'Odéon : il y a de quoi agrandir l'œil!...

Quant à Hugo, je l'entends encore avec Mme Drouet, lui dire solennellement :

« Madame, lorsque je serai mort, je m'en irai dans le soleil !— Et moi... moi, qu'est-ce que je deviendrai? bredouilla la pauvre

femme d'une voix fluette et éperdue. — Ne craignez rien, dit Hugo généreux, je vous emmène. »

Clemenceau eut un bon rire.

— -Il l'a laissée... Je ne sais pas si le soleil a voulu de lui. Peut-être, pour le purifier. C'était un sacré type. Surtout avec les femmes de chambre. Il ne résistait pas aux femmes de chambre. Il ne pouvait pas voir une femme de chambre cirer un parquet : il y avait là un volup-

tueux mouvement de hanches qui lui faisait perdre la tête; il se jetait sur la fille. Est-ce qu'en J'étreignant il fabriquait des vers? Il y a des chances.

C'était une manie! Hugo, ou le Niagara poétique. Vous savez qu'il est mort sur un alexandrin. Il a dit:

C'est ici le combat du Jour et de la Nuit!

Puis il n'a plus bougé. Moi j'espère, au dernier moment, ne pas même faire de prose. Je suis prêt, mes dispositions sont prises. Défense à tout curé d'approcher. Barrage à trois cents mètres. L'Eglise représente l'autorité ; j'aime bien l'autorité mais pas absolue ; le curé, c'est l'absolu. Il a de la chance :

moi je meurs, je suis le relatif. Alors, au large ! Et pas de femmes qui pleurent, la paix! Et pas d'hommes non plus; besoin de personne pour accepter l'in-

cohérence du monde! Il y a quelque temps que j'y suis fait. Quand il crève un lapin au fond d'un bois, sonne-t-on les cloches? Dans le Cosmos, la mort de Clemenceau ne sera pas plus émouvante. Et je n'aurai pas d'obsèques, bien entendu! Vous ne

voyez pas Millerand avec sa Ligue, et Poincaré avec sa serviette, en rang d'oignons derrière mon cercueil! Je serais capable de revenir 4 moi: tout serait 4 recommencer...

Vous apprendrez ma mort en apprenant mon enterrement. Brabant et Albert m'emporteront a minuit, et m'enfouiront la ot est mon père, près d'une ferme, sous le rocher.

En prononçant ces mots, il est lui-même un roc. Ce n'est plus le Clemenceau agressif et si prompt, mais déjà sa statue, taillée dans du granit. Il contraste avec le mol enchantement de la

soirée. On sent partout, dans le ciel, sur la mer, sur la terre, dans les fleurs, une immense vibration, et nos esprits qui cherchent et nos cœurs qui palpitent s'accordent avec cette heure passionnée de fin du jour. Lui seul s'immobilise. Tout est sensible, ému, enivrant, enivré : lui seul résiste. I] veut être la fierté de Vhomme devant les tromperies de Pensorcelante nature. I] dit: « Non!

non! On ne me dupe pas! Je sais. » Que sait-il? N'oublie-t-il pas lessentiel, que les prétentions de tous cèdent a l'heure d'agonie, qu'il n'y a pas d'homme fort qui ne soit misérable 4 son dernier hoquet, que les grands vainqueurs sont des vaincus, que seule l'humilité chrétienne est vraiment vraie. Pourtant, en défendant 'la France, c'est elle qu'il défendait ; ce n'est pas le maitre d'école

laïque, pauvre animal.

Je le regarde, j'y songe avec tristesse. Mais il me regarde aussi, pour me lancer soudain d'une voix impertinente :

— Dieu, c'est le recours de ceux qui ne peuvent pas mourir seuls !

J'aurais bien poursuivi ma_ rêverie silencieuse, mais puisqu'il s'est tourné vers moi, je dois lui répondre.

— Monsieur le Président, lui dis-je, devant la mort il y a aussi des modestes... C'est tres grand de ne pas se plaindre. Ce n'est pas très grand de nier Dieu. Les humbles ont besoin de lui.

Ils ne sont pas laches pour cela. Je me figure au contraire que c'est brave de le concevoir... puisqu'on concoit, de ce fait, qu'il faudra le rencontrer.

Il est surpris. I] me dévisage. Il ne répond pas tout de suite. Il sent ce qu'aurait d'injuste une hative réponse,

et il m'estime surtout d'exprimer ma pensée. Comme il ne fait plus d'esprit lorsque son cceur l'emporte, il ne tentera de rien dire sur ce que j'ai formulé.

Mais il me donnera ses yeux, des yeux chauds, des yeux d'or, et a mi-voix, d'un ton sincère, il murmurerà :

— Je crois finalement... que je vous aime bien...

— Monsieur le Président est servi !

dit Albert, flanqué de Pons.

Pons sort de la cuisine. Vermillon, Pceil humide, il apporte un fumet qui suscite l'appétit.

— En route, Messieurs! dit Clemenceau.

Il se dresse, la canne haute.

— Les besognes sacrées ne doivent pas attendre. Et vous, dit-il a Pons, pas d'orgue pendant le repas; aucun curé n'est invité !

La cuisine de Clotilde, que nous avions connue sous le rayonnement de midi, reposait dans une grisaille légère. Elle semblait accueillante 4 la _ réflexion plutét qu'aux élans passionnés, et Clotilde, en cette pénombre, avait l'air plus touchante en étant plus usée. Chacun de nous reprit sa place.

— Pons, versez le vin! dit Clemenceau. Et donnez-moi de l'eau.

— Quoi? Pas de vin? dit Buré.

— Jamais, dit Clemenceau. J'ai le sang bien assez vif.

— Tous les Français ne sont pas comme vous, dit Buré.

— Non, Monsieur, et je le déplore, dit

Clemenceau hautement. Les Français sont un peuple qui s'en va, ajouta-t-il tristement.

— Ah! Ah! Vous les croyez malades?

dit Buré.

— Non, monsieur, fichus.

— Vraiment?

— Fichus! Aes

— Mais pas tous?

— Tous fichus!

Ce n'était pas de la fanfaronnade :

il s'expliqua avec tristesse :

— Je ne connaissais pas les Français. C'est un peuple d'amnésiques! Ils ont tout oublié : leurs misères, leur gloire, les Allemands. Au point que...

s'il fallait encore les sauver, eh bien..., je les sauverais par habitude, mais...

ça ne m'intéresserait plus !

— Cependant, il y a des Français...

dit Buré.

— Ecoutez donc, s'il y en a encore, dit Clemenceau, tant mieux, mais alors laissons-les! Occupons-nous du poulet, qui est Soubise, et qui, lui, me paraît une saine réalité.

I] s'était emparé d'un couteau, d'une fourchette. I] entamait une aile, qu'Albert venait de servir.

— Mais, gémit Pons, pourquoi, cher Président, ne prenez-vous pas le pouvoir?

—Ah!...Celle-la est bien bonne !s'écria Clemenceau. C'est vous qui me l'offrez?

Le ministère de la Musique peut-être?

Vous oubliez qu'on m'a remercié, que le pays m'a congédié! Versailles! Deschanel! Allons, vous savez bien qu'ils ont fait cela pour mon diabète. Ce sont des gens très gentils. Ils savaient que mon bonheur était de vivre près de Clotilde. Goditez ce poulet, vous comprendrez !

‘Nous comprenions. Il ajouta qu’il avait fait son dernier effort en allant parler 4 Amérique :

— Et le résultat est éminent! Les Américains maintenant aiment Caillaux autant que moi. C’est dommage, je leur avais bien parlé. Je leur avais fait comprendre pourquoi ils étaient venus en France, et ils ne le savaient pas tous...

Mais puisque les Frangais ne savent plus pourquoi ils sont Frangais! C’est affreux... C’est un peuple qui est en train de perdre sa mentalité. I] ne se retrouve plus. Il se désagrège...

— C’est vrai! C’est vrai! dit Pons avec désolation, il ne sait même plus ce qu’il vous doit !

— Pardon! Il dit encore qu’il me doit le traité de Versailles... tel qwill’a appliqué! reprit dans un- ricanement

Clemenceau. I] dit aussi qu’on aurait

di pousser jusqu’a la Silésie et lui annexer la rive gauche du Rhin. Moi faire des annexions, après « la guerre du Droit »! Enfin... tout cela n’est rien.

La réputation de Clemenceau, je m’en fous! Je vais mourir, j’aurai l’oubli.

Qwil y ait 4 mon égard deux mille ans d’ignorance, je compte sur la justice universelle, un jour. Mais dans ce temps-la la France n’existera plus!...

Mes pauvres enfants, vous êtes une race éreintée : je connais douze jeunes ménages qui ne peuvent pas faire d’enfants !... Tandis que les Boches, s’ils m’entendaient, me croiraient d’abord, ils prennent tout a la lettre : peuple dénué d’esprit ! Ensuite, dans

leur joie, ils feraient vingt fois plus de mioches, et ils en font déjà dix fois plus que vous! C'est cela que vous refusez de

voir, que vous voulez oublier! Hinden-

burg, vous vous dites : « C'est un Président! » Du tout! C'est un général et une sage-femme, une sage-femme qui a avalé son forceps, mais qui le rend dès qu'on en a besoin. Race inférieure. et forte, et qui de nouveau vous le fera' bien voir... Et si vous n'aviez que les Boches! Vos bons amis anglo-saxons.

vous tiennent en esclavage, pour vous remercier sans doute d'avoir aidé a le supprimer dans le monde!... Pauvre pays! I] avait pourtant lair d'un bonheur dans la création. I] était une union miraculeuse du Nord et du Midi — le Nord... sans quoi nous n'aurions rien fait de grand! — le Midi..., sans qui nous n'aurions rien dit de beau!

Tout cela est gaché. On voudrait se défendre des idées -mauvaises, on est hanté par les décadences antiques. Vous n'êtes plus qu'un pays d'avocats :

songez a la Grace, a ses rhéteurs, a ses sophistes. Vous êtes la proie des étrangers : songez 2 Rome envahie par l' Asie.

Hélas! Hélas! Le jour baissait. Nous y songions, même Pons, qui dit :

— Non, non, Président, cela jamais !

— Jamais quoi, mon ami?

— Nous ne périrons jamais !

— Musicien! fit Clemenceau. Vous périrez aussi par la musique. Et toujours comme la Grèce!

Mais le poulet était si tendre, accom- _modé d'une sauce aux aromates si fins, qu'il fut obligé de dire :

— Heureusement, il y a l'imprévu...

Le crépuscule est bien doux. Et le dos de Clotilde réconfortant. Dans tous les temps, chez tous les peuples, il y eut du gachis... Alors, qui sait? Les misérables qui sévissent vous régénéreront peut-être. A force de voir la tête verte

de Malvy, et de hire du Victor Margueritte, vous finirez peut-être par vomir.

En ce cas, vous serez purgés. Seulement votre bourgeoisie, quel boulet a trainer !

— Notre bourgeoisie, dit Buré. Vous n'y tenez plus pour vous?

— Moi, je suis un mourant ; j'achève 'de disparaître, dit Clemenceau, je regarde de l'autre côté, et en vous enviant de vivre encore, je vous plains de respirer l'air d'une bourgeoisie stupide. Elle fait des ligues, distribue des cartes, édite des brochures : autant d'aneries !

Votre bourgeoisie ressemble a votre Parlement. A la Chambre, autrefois, il y avait encore quelques acteurs qui avaient un vague dir de Comédie-Francaise. Maintenant, ils sont a peine de Y Ambigu-Comique. D'ailleurs, ce n'est jamais en parlant qu'on change un état de choses.

Il nous regarda dans les yeux.

— C'est en se sacrifiant!... Quand comprendrez-vous cela? Tant qu'il n'y aura pas des hommes tués, vous entendez, des bourgeois a l'état de cadavres sur la placé de la Concorde, il n'y aura rien, il ne pourra rien y avoir d'amélioré. Tout se mérite, tout se paie. Loi vieille comme le monde, et vérifiée tout le long de l' Histoire !

Qu'il était éloquent, de cette éloquence qui se moque de l'éloquence!

Ah! vous tous, les habiles, les charmeurs du barreau, de la tribune et de la chaire, c'est pour des femmes du monde que vous vous épuisez, tandis que lui c'est un homme vrai pour de vrais hommes !

Sa vivante parole est expression de sa vie. On entend dans ses mots frémir une Ame qui lutte. Il est souriant, paisible... et tout & coup il frappe, puis il

devient muet. Ses silences ne sont pas de l'adresse, mais de l'émotion; sa phrase n'est pas du métier, c'est le cri de son cœur. Il ne combine pas, il ne prépare rien ; a d'autres de répandre une lueur douce et prudente. Lui tient une rude lanterne; il vous la met sous le nez, et il vous montre ce qu'il faut montrer.

Dans sa cuisine, comme le matin, il venait d'être lui-même, face aux fantômes de tant de pantins. Si ces pantins, en chair, en os, avaient paru, comme ils auraient grincé ! Si les habiles dont je parle étaient entrés, ils seraient ressortis! « Je dine dans ma cuisine, »

m'avait-il annoncé. Qu'il a raison de faire cette annonce! On n'y respire pas l'air des salles à manger à la mode. Comme il est

salubre, lair de Clemenceau!

Homme vigoureux, que j'ai de joie pres

de vous! Nous étouffons parmi des vivants qui sont morts.
Quand vous serez mort, dans nos mémoires vous serez vivant.

Avec force, avec feu, i] venait de dire :

— Je vois deux avenirs possibles, tous deux redoutables. Ou -
bien une réaction, sous l'étiquette d' Action fran- çaise. C'est le
seul parti organisé. Bien entendu, ils ne vous ramèneront pas le
roi, pas plus que les haches de pierre.

— C'est peut-être tant pis! dit Pons.

— C'est peut-être tant mieux! dit Clemenceau.

— Y a-t-il des rois de France que vous aimiez? dit Pons.

— Aucun, dit Clemenceau.

— Oh! Henri IV! dit Pons.

— C'est le plus nuisible! dit Clemen-
ceau.

— Comment? dit Pons.

— Qui, ccmment? dit Buré.

— Il s'est converti! fit Clemenceau farouche. Et en se conver-
tissant, il a rompu l'équilibre, si utile, entre les religions. Mais...
vous n'avez rien a craindre : il n'y aura plus de rois... que dans les
jeux de cartes. Si donc l' Action française réussit quelque chose,
ce sera une dictature de camelots. Je ne vous la souhaite pas, elle

est possible. Quand je pense au Quartier Latin que j'ai connu, quand on me dit ce qu'il est a présent, quand je vois ce ministre pour foire du Tréne, François-Albert, senfuir, les fesses marquées par des pieds d'étudiants, je ne réponds de rien!... Remarquez que j'estime ces gens-la : ils ont du courage. Mais jal une autre conception de la liberté.

_ Ilse tut, pour y rêver sans doute, puis il reprit, désolé :

— Ou bien... vous vous en irez petit a petit... Du bolchevisme? Même pas!

Vous êtes trop avancés pour avoir la force d'une révolution. Vous aurez une déliquesence, et ga ne sera pas très long. Briand avec | Allemagne va vous arranger cela. Vous vivrez la paix faisandée des décadences. Vous ne souffrirez pas. Ce sera sale et... délicieux...

comme quand les anciens s'ouvraient les veines dans un bain de lait.

Albert passait la galette de mais ; elle avait le teint de Clotilde. Et il offrait aussi des fruits.

— Mangez donc de ces choses admirables, dit-il, et ne m'écoutez pas tant !... Je vois peut-être tout en noir.

Mais il ent un sursaut.

— C'est votre faute aussi! Vous ne semblez plus, mes pauvres enfants...

Il hésita ; il nous regardait, pour voir si nous étions d'aplomb :

— Vous ne semblez plus avoir...

d'abord le goit de Vhonneur! L'honneur qui dans la vie est la timbale d'argent en haut du mat de cocagne !

Suis-je candide? Je me souviens que mon cœeur bondit, sur cette parole d'airain.

— Ah! me disais-je, que nous importe son orgueil, s'il nous vaut de temps en temps de si fortes vérités!

Que nous importent les insuffisances de lesprit en regard de cette héroïque assurance du cœeur! Et vous, ministres et sous-ministres, prudents jusque dans ambition, dilettantes même pour la patrie, comme il vous dépasse, comme il vous écrase !

I] devina notre admiration. I] tira sa montre.

— Huit heures. Je vais me coucher.

— Déjà! dit Buré.

— Déjà! répéta Pons.

Et je fis : « Oh! déjà! »

— Quand je dors, reprit-il, je ne divague plus.

— Mais c'est que nous partons ce soir! dit Buré, plein de regrets.

— Dépêchez-vous d'admirer tout une dernière fois... D'abord, Clotilde !

Il s'était levé :

— Clotilde ou le travail ; Clotilde qui, avec de la morale, fabrique du plaisir!

Puis la mer... Sortons pour mieux la voir...

Elle s'était retirée, découvrant une plage sans fin. On la voyait
4 peine et on ne l'entendait plus. Quel repos,

cette soirée! Nous avions l'impression

directe de l'infini, — de l'infini pour nos forces et nos mesures, car il faut bien que tout soit fini. Nous baignions dans le dernier rayonnement, qui n'est que tendresse, confiance. Ces insectes de rien, qui vivent un crépuscule, voletaient, nous promettant le beau temps pour le lendemain, et nous avions besoin, dans le bonheur apparent, d'une annonce de ce grand homme en rapport avec ce ciel, avec cette mer. Nous étions devant sa chambre qui, je lui dit, donne sur le sable et les fleurs du jardin.

Nous aperçûmes son lit qui l'attendait, les draps ouverts. Il n'y avait plus de temps à perdre. Nous étions faibles, c'est certain ; mais Buré, Pons et moi, le premier osant un mot, les autres en risquant deux, nous-lui demandâmes la grâce de nous indiquer tout de même...

avant que nous nous quittions... quels

remèdes il voyait... car pouvait-il n'en voir aucun? Même si le malade est condamné, est-ce que le médecin n'en ordonne plus? Il y a des miracles.

— Des miracles! Jamais! s'écria le vieux lutteur. Et il n'y en a pas besoin !

reprit-il avec gaieté. Têtes de mules que vous êtes ! La Nature ne vous suffit pas?

Il lu ouvrait les bras, mais il les referma vite, répétant : « Je vais me coucher ! »

Cependant, il fallait bien nous dire adieu. Quand on est l'hôte qu'il est, on claque malaisément sa porte au nez des gens. Alors, le pied sur son seuil, i fit

— Portez-vous bien!

Puis il songea. Il avait les yeux sur ses chiens de bronze, il les leva sur nous.

Comme ils étaient étranges soudain, voilés, presque perdus! J'eus le temps &

peine de me dire: « Qu'est-ce qu'il a?... »

D'une voix changée, d'une voix blanche, il murmurait :

— Espérer? C'est impossible !... Je ne le puis plus, moi qui ne crois plus...

Et sourdement, comme un aveu :

— Moi qui ne crois plus... a ce qui m'a passionné : la Démocratie.

Dans sa bouche! De sa part! C'était si important, si émouvant, qu'en silence nous lui tendimes les mains.

— Au revoir!

Par respect, nous ne voulions plus rien d'autre, non, rien! Mais c'est de lui-même alors qu'il continua :

— Le malheur de la République...

c'est d'avoir réussi...

Il s'était appuyé fortement sur sa canne. ;

— Le malheur de l'idéalisme, c'est de se réaliser...

Ne jugeait-il pas sa propre vie?

— J'aicru au Parlement... dit-il. J'ai cru au peuple...

I] eut un geste pour dire : « Pauvres idées, envolez-vous! » _

Et réveur :

— Si Pon me poussait un peu... je croirais peut-être encore 4
une oligarchie...

Mais dans un éclat de rire :

— Procurez-moi des oligarches !

I] nous défiait :

— Allons, des noms!... Millerand?

'Bravo! C'est un ceeur d'acier ! N'oubliez jamais son histoire. Il est président de la Chose publique. I] ouvre son journal, lit dedans qu'il faut partir: 1] part ! Jamais encore la presse n'avait eu cette influence, sauf par les petites annonces, ou il y a, m'a-t-on confié, des appels clandestins irrésistibles. Mais si Millerand

ne veut pas... vous avez Doumergue !

Avec son monocle et ses souliers vernis, il est charmant! On croirait qu'il joue aux « Variétés », qu'il vient saluer a la chute du rideau. C'est quelqu'un!

Quand il est entré 4 l'Elysée, il a trouvé les meubles très agréables, il a cru qu'il se plairait. Puis, le lendemain, un huissier l'a vu bailler dans un fauteuil.

« Est-ce que Monsieur le Président ne digérerait pas? a dit cet homme inquiet.

— Si, st! a dit Doumergue. Seulement...

je n'ai rien a faire... » Rien a faire! Et il est 4 la tête de la France! Non, a votre place, je le laisserais ot il est, et je demanderais plutôt Painlevé. Très bonne idée, Painlevé! [] faut simplement se méfier. Prenez-le, mais prenez garde. Vous avez vu ses joues? Inflation! Et sa tête? La, je vous parle en médecin : c'est un hydrocéphale guéri...

D'ailleurs, si Painlevé vous effraie, il y aurait encore Herriot. Herriot, bonne pipe, bon ventre, bon eeil...

Il ferma les yeux pour ne plus voir, mais il laissa tomber comme on frappe une médaille :

— Bonne bouse de vache!... Mes chers amis, je crois, tout compte fait, que Voligarchie sera difficile. I] vaut peut-être mieux dormir. Vous partez?

Bon voyage! La France vous embête?

Courez donc voir la Grèce!

— Jamais! dit Pons, le bras tendu comme pour le serment du Jeu de Paume, jamais sans vous!

— Le fait est, dit Buré au comble de la tristesse, que nous aimerions mieux, Président, être bien gouvernés.

— Quoi?

Clemenceau croisa les bras, et avec rage ;

— Qu'est-ce qu'il dit?... Vous vivez dans un monde de fous; vous êtes mal instruits, mal élevés, mal habillés, mal mariés, et vous voulez être bien gouvernés ! Pourquoi? De quel droit?

Nous éclatames de rire; il ne riait pas. Mais c'était à qui lui prendrait les mains. Ah! qu'il était frangais! Nous étions fiers de notre journée, navrés de partir, émus de tant de choses! Et nous lui disions cela, regardant encore sa chambre où il allait reposer devant la mer. I] se taisait, heureux de nos dernières paroles, trop humain pour ne pas aimer la gratitude. I] fallait le laisser.

— Tenez, tenez, fit-il, là-bas, à la pointe du cap, le phare qui s'allume!

Nous vîmes, et je: murmurai :

— Les marins, dans la nuit, il leur

reste au moins cela, mais nous...

Il tenait ma main; il la lacha, ou plutôt la rejeta : il me renvoyait. Assez de paroles, un peu d'action! I] me couvrit d'un regard d'aigle, et dit :

— Vous... il vous reste le courage, Monsieur !

Paris. Décembre 1929.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/clemenceaudanslaooooounse>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.